

La guerre des fourmis / par
Charles Woinez ; [préface par
Jules Levallois]

Woinez, Charles-Ferdinand. Auteur du texte. La guerre des fourmis / par Charles Woinez ; [préface par Jules Levallois]. 1870.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RE
8

46

LA GUERRE
DES FOURMIS

PAR

CHARLES WOINEZ

—
PRIX : 3 FRANCS.
—

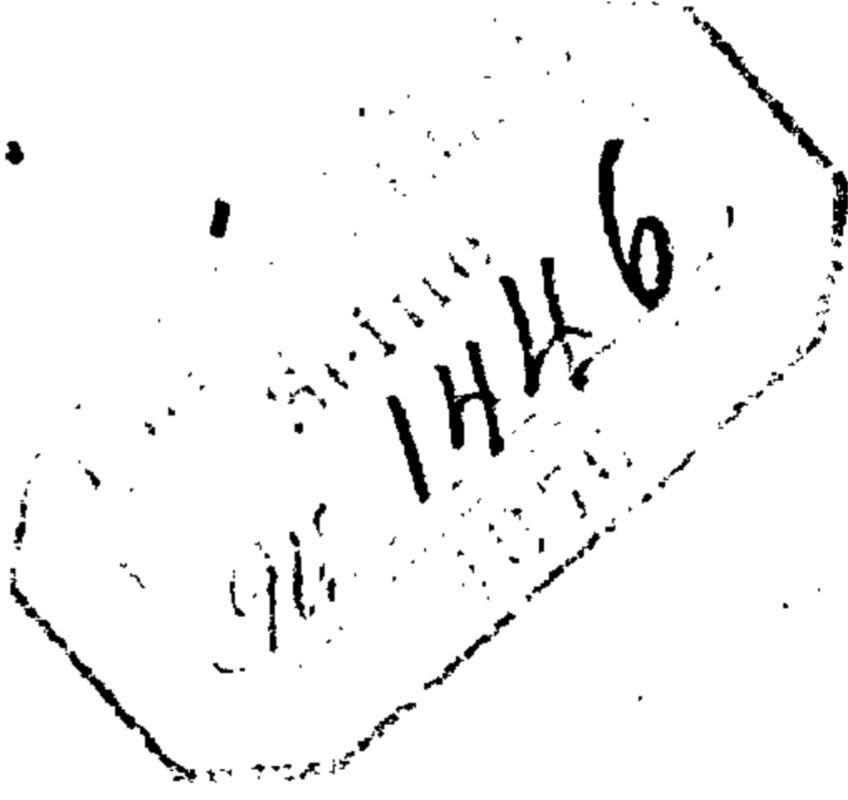
PARIS

LEMERRE ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL.

—
1870

LA GUERRE
DES FOURMIS



Y
e

35187

S 158 932

ERRATUM.

Page 32, au dernier vers, lire : on pense.

Page 116, transporter les deux derniers vers de cette page au bas de la page 114, et lire ainsi :

Des temples déguisés souillant les frontispices,
Sous la robe du Christ dénonce Jupiter.

Page 131, vers douzième, au lieu de ernier, lisez : dernier.

Page 138, au dernier vers, lisez reconnu.

LA GUERRE
DES FOURMIS



PAR

CHARLES WOINEZ

PRIX : 3 FRANCS.

PARIS

LEMERRE ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL.

1870

A JULES LEVALLOIS,

Vous vous rappelez, sans doute, mon bon et cher ami, les longues et charmantes promenades que nous entreprenions jadis à travers bois, au hasard de nos fantaisies et des sentiers qui courent tout autour des verdoyantes collines de Sèvres, de Ville-d'Avray, de Saint-Cloud.

Heureux temps! doux souvenirs! déjà si vieux!

Nous nous égarions toujours loin des pistes chères aux bourgeois endimanchés du Paris rasé, peigné, coiffé, frisé, attifé, pour qui une gibelotte et une friture dans un restaurant connu, avec accompagnement de balançoires pour les crinolines de la famille, sont le *nec plus ultra* des jouissances gastronomiques et des voluptés *extra muros*.

La poussière nous séduisait moins que l'ombre des feuilles et le chant des fauvettes, et, plus d'une fois, la nuit nous a surpris, perdus au fond de quelque campagne isolée, nos fronts et nos pieds humides des fraîcheurs du soir, cherchant la route qui devait nous ramener au logis où le gigot saignait et fumait en attendant notre retour.

Ces courses prolongées en auraient épuisé de plus robustes ; mais la beauté du paysage, le charme pittoresque de cette nature luxuriante, si grandiose dans les lignes bleues de ses lointaines perspectives, en même temps que si simple dans sa richesse et dans son éclat, nous soutenaient, et nous allions toujours, devisant de tout : d'art, de philosophie, de politique, de poésie, de peinture, d'éloquence, de tout ce qui fait vibrer les esprits que ne tourmente pas uniquement le souci des choses matérielles, et dont l'idéal s'élève au-dessus des combinaisons du report et des mirages de la prime.

Que de problèmes n'agitions-nous pas dans ces heures d'enthousiasme et d'épanchement ! Celui de la vie universelle, surtout, dans ses infinies manifestations, nous attirait par sa grandeur et l'obscurité éternelle de son mystère.

lus heureux que moi, vous planiez avec les ailes

de la foi sur l'abîme vertigineux des hypothèses. Moi, je restais sur le bord, sollicité, à la fois, par le gouffre, et retenu par je ne sais quelle force invisible qui m'empêchait de tomber tout à fait. État terrible de l'âme, qui n'est ni la nuit ni le jour; où la pensée se heurte à l'inconnu, où le regard s'aveugle à chercher une lumière qu'un voile fatal lui dérobe!

Un jour que nous avons sondé plus profondément que de coutume l'océan sans fond des théories religieuses, politiques et sociales, vous me fîtes remarquer le tronc d'un vieux chêne où s'agitait une fourmilière. Vous m'apprîtes alors que ces curieux insectes étaient depuis quelques années l'objet de vos études, et que de ces études devait sortir un livre. Ce fut pour vous l'occasion de me demander un sonnet que je vous promis, tout heureux et tout fier, à l'avance, à l'idée de l'hospitalité bienveillante que vous offriez à mon obscuré muse.

J'avais, je vous l'avoue, très-peu de notions sur ces honorables petites bêtes qui nous ressemblent par tant de points; qui se battent ni plus ni moins que si elles étaient des hommes, et qui n'ont pas besoin d'avoir approfondi Xenophon, Vitruve, Vauban, ni même Jomini pour s'entendre admirablement en tactique de guerre.

Je me mis donc à la besogne. Mais à mesure que je marchais, le champ s'agrandissait devant moi. Je compris vite que mon sujet ne pouvait plus tenir dans un sonnet de quatorze vers, et qu'au tableau demandé il fallait une autre toile et un autre cadre.

Voilà pourquoi je vous dédie aujourd'hui un volume tout entier sur le petit peuple avec lequel vous m'avez inspiré de faire connaissance; voilà comment le sonnet a pris les proportions d'un poème; comment du brin d'herbe, — passez-moi, je vous prie cette comparaison ambitieuse, — est sorti un arbre aux branches passablement touffues.

Vous retrouverez dans mes vers, sous la forme du rythme, la plupart des idées qui nous passionnaient pendant nos promenades d'autrefois. Je n'y suis pas plus d'accord avec vous sur certaines choses que nous ne l'étions alors quand, à la manière antique, nous philosophions en foulant les sauvages fougères, et discutant au milieu des choux, des poireaux, des navets, des carottes et autres antiques divinités que nous rencontrions sur notre route. Le spiritualisme vous berce toujours sur ses nuages complaisants; je flotte toujours sur la même mer du doute; j'y flotterai probablement sans cesse. Votre Dieu, ce Dieu que vous voyez, ce Dieu ne m'a pas encore apparu.

Si la nature est son œuvre, pourquoi se cache-t-il ainsi derrière elle ? Je suis bien curieux, n'est-ce pas, de vouloir percer le divin mystère ? Pourquoi ne suis-je pas illuminé ? j'apercevrais aussi l'invisible. Suis-je donc aveugle ou simplement myope ? Un peu de clarté sur cette prunelle voilée, un rayon sur toute cette ombre, ô vieux Jéhovah ! Je ne demande qu'à vous entrevoir dans votre souveraineté solitaire.

Ah ! mon ami, que vous êtes heureux ! A toutes les questions brûlantes que je me pose sans pouvoir les résoudre, vous avez, comme tous vos conéophytes, une réponse toujours prête : la splendeur de la nature dans l'organisation universelle du monde.

Oui, j'aperçois bien une certaine régularité physique dans les évolutions de la matière. Le jour succède au jour et la nuit à la nuit ; l'hiver revient à une époque fixe comme le printemps, comme l'été. Les brises parfumées ont leur retour périodique ; les orages chargés de foudre et les vents chargés de neige ont également leurs heures marquées ; les fléaux, surtout, sont d'une exactitude irréprochable.

Est-ce bien là, dites-moi, de l'ordre et de l'harmonie ? Oui, peut-être, mais qui laissent à désirer ; le chaos ne me semble pas suffisamment débrouillé ; j'y voudrais une autre discipline.

Ce que je sens, avant tout, c'est le désordre, puisque j'en suis victime. Serait-ce donc la loi? Les vents et les fléaux auraient-ils, ainsi que l'homme, leur libre arbitre? et leur responsabilité, est-elle, comme la sienne, engagée sous l'œil de cette Providence inflexible qui laisse le mal s'agiter et régner, tout en restant, elle, le bien absolu; et qui, ayant tout prévu, prétend accorder la liberté de l'être humain avec la prescience de ses mouvements et de ses actes?

Je crains bien que notre idéal ne soit que le songe de notre lâcheté ou de notre ambition.

Mais j'oublie que nous ne sommes plus sous les grandes futaies, et que ce n'est pas pour soulever nos thèses d'autrefois que je vous écris ces lignes. Je reviens à mes Fourmis.

Est-il besoin de vous apprendre que mes hymenoptères sont des hommes? que, sous la férocité des uns, j'ai essayé de peindre la férocité des autres?

Lisez mes vers. Ces vers sont l'écho d'une douleur. Ils portent avec eux une plainte et une accusation; mais, en même temps, une espérance.

Contradiction de l'âme humaine, où ne pouvez-vous pas nous mener?

Oui, j'espère que l'homme, un jour, repoussera du

piéd tous les principes barbares sur lesquels il a jusqu'ici basé sa marche progressive, et que l'ascension se fera désormais, non plus par la guerre, mais par la paix; non plus par l'esclavage, mais par la liberté; non plus par la mort, mais par la vie. Le sang ne peut rester toujours la rosée de l'avenir.

Sat prata biberunt.

Est-ce encore un rêve? Soit : rêvons et tâchons d'oublier qu'au livre de l'humanité il y a un feuillet rouge qui s'appelle : la légende de l'épée.

4 août 1867.

CHARLES WOINEZ.

A CHARLES WOINEZ.

Je suis extrêmement touché, mon cher ami, de l'excellent souvenir que vous ont laissé nos longues promenades à travers champs. Ce souvenir, vous l'exprimez avec bien de l'élévation et du charme. Votre prose est tout émue et comme frissonnante de poésie. En lisant ces quelques pages où vous avez su exprimer tant de choses avec une simplicité si pénétrante, je pensais, malgré moi, au joli vers d'un autre poète :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

C'est, qu'en effet, le poète est toujours poète; et il ne peut être que cela. Il vit par l'émotion intime. Le souffle de la passion, tantôt contenue et combattue, tantôt écoutée docilement et suivie, le porte, l'entraîne. Aussi, vous avouerai-je qu'un de mes grands

étonnements, à propos des discussions amicales auxquelles vous faites allusion, c'était de vous voir abdiquer le sentiment pour ne vous appuyer que sur la raison.

Le philosophe était mystique et le poète rationaliste : voilà qui est assez curieux. Ce n'est pas que je regarde la conception rationaliste de la nature comme défavorable à la poésie. Lucrèce, André Chénier, Lebrun, Leconte de Lisle seraient là pour me démentir et me convaincre d'erreur. Il y a de la grandeur dans cette manière un peu sombre d'envisager l'aspect général du monde ; mais elle me semble trop dépourvue de tendresse, d'espérance, de rayonnement moral. Elle est étouffante, écrasante. Comment respirer sous ce ciel de plomb ? Il faut sans doute pour cela une solidité nerveuse, une force d'âme dont je ne me sens point capable. J'ai besoin de sentir, non-seulement un esprit, mais un cœur dans l'immense nature, pour ne pas m'y trouver trop esseulé, trop faible, trop perdu.

Peut-être serais-je moins croyant si j'avais moins conscience de ma faiblesse. Et, encore, qui sait ? L'homme a tant besoin de foi. Vous-même, mon ami, qui parlez en termes si sincères et si touchants de votre involontaire, de votre douloureuse incrédulité,

vous êtes en réalité un croyant et, permettez-moi de vous le dire, un croyant des plus estimables et des plus rares.

Ce n'est pas un paradoxe; non, assurément. Voyons d'abord : vous croyez à la poésie, à sa valeur, à son efficacité. Pensez-vous que cette foi-là soit très-commune et que, par le temps qui court, elle soit très-facile à conserver ? S'il y eut jamais époque faite pour troubler, pour déconcerter ceux qui, de façon ou d'autre, conçoivent l'idéal et lui ont voué le meilleur de leur vie, c'est bien la nôtre. Il est difficile à une voix désintéressée de s'y faire entendre, surtout si elle ne flatte point les engouements du jour ni les caprices de la mode. Plus le poète s'élève, plus ses inspirations sont nobles et généreuses, plus aussi il court le risque de ne s'adresser qu'à un cercle restreint. Il est vrai que cette élite dont les jugements à la longue font plus ou moins loi, finit par imposer le nom de l'artiste éminent qu'elle a distingué à la foule qui, pour admirer, veut de sûrs garants et de bonnes cautions.

En attendant, le poète a souffert, il a vu s'écouler les riantes années de la jeunesse. La vie s'avance et les applaudissements justement mérités lui paraissent avec raison bien tardifs. Qu'est-ce donc qui l'a sou-

tenu jusqu'alors? Qu'est-ce qui le consolera jusqu'à la dernière heure, sinon la foi à son art, à la perpétuité du beau, à son éternelle et resplendissante moralité? Que lui importe le succès immédiat? il est, par certains côtés de sa pensée, entré en communication avec l'infini.

Je vous le répète, mon cher Woinez, vous avez cette foi. Votre talent vigoureux, de bon et franc aloi, est de ceux qui ont su attendre et qui seront certainement récompensés. Les personnes qui vous connaissent et qu'une longue familiarité avec vous autorise à parler en connaissance de cause, se plaisent à rendre témoignage à la fermeté de caractère qui s'allie chez vous à la plus grande douceur et qui tient essentiellement à votre amour passionné pour votre art.

Dois-je énumérer encore d'autres croyances qui, celles-là, nous sont tout à fait communes. Si vous êtes un des fidèles de la poésie, n'êtes-vous pas également un des fidèles de la liberté? Là, encore, il faut, vous en conviendrez, pour ne se sentir ni affaibli, ni ébranlé, toute l'énergie, toute la puissance, toute l'opiniâtreté d'une conviction raisonnée et invétérée. Vous êtes du petit nombre de ceux qui, selon l'expression du vieux maître, espèrent contre l'espérance même.

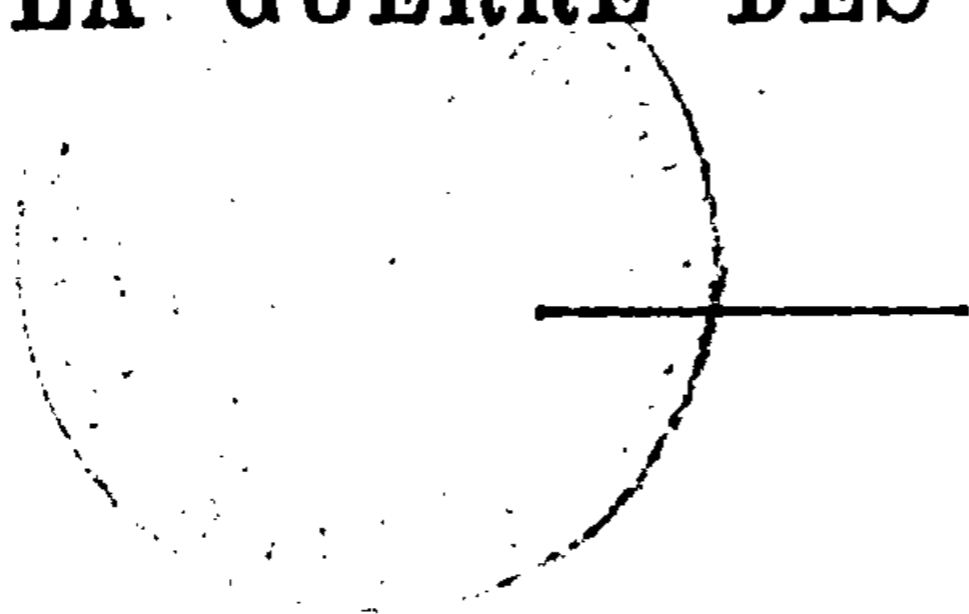
Sans cette fermeté dans vos opinions, sans cette fidélité obstinée à vos jeunes enthousiasmes, comment s'expliquerait la sérénité relative qui règne dans vos belles compositions poétiques? Vous portez dans la nature un cœur blessé et un esprit ardemment chercheur; mais vous n'êtes fermé à aucune des impressions fortifiantes, vivifiantes de l'antique et impérissable nourrice. Vous cueillez d'une main pieuse les fleurs qu'elle vous offre, et vous aimez, artiste avant tout, à en disposer, à en assortir harmonieusement les couleurs.

Vous y avez, ce me semble, parfaitement réussi, mon cher Woinez, et je suis persuadé que l'accueil fait par le public à ce petit volume vous dédommagera de beaucoup d'ennuis. Je le souhaite d'autant plus, qu'en inscrivant mon nom à la première page, vous me donnez un témoignage éclatant d'une amitié dont je m'honore. L'amitié, cette foi délicate et charmante, n'est pas non plus éteinte chez vous. Décidément, vous êtes un croyant, n'essayez plus de vous en défendre, Du reste, mon cher ami, vous avez mille fois raison de croire à mon affection vive et profonde.

JULES LEVALLOIS.

Saint-Cloud, 23 août 1867.

LA GUERRE DES FOURMIS



CHANT PREMIER.

On a chanté la guerre où les yeux d'une femme
Entraînèrent les fils d'Argos et de Pergame ;
Achille, aux pieds légers, Ajax, égal aux dieux,
D'Homère ont inspiré les vers mélodieux ;
Les derniers des Troyens aux champs de Lavinie,
Fondant, malgré Junon, l'antique colonie,
Berceau des fiers jumeaux qu'une louve devait,
Nourrice au flanc farouche, allaiter de son lait ;
L'audace des Titans s'attaquant à la foudre,
Leur révolte punie et rentrant dans la poudre ;
Le duel génésiaque où l'archange Michel

Triompha de Satan dans les plaines du ciel ;
Des croisades la triste et pieuse folie ,
Dans la lèpre et le sang par l'Europe accomplie,
Aux inspirations du délire chrétien,
Ce mystique héritier du délire païen ;
Les tyrans d'ici-bas, les despotes célestes,
Les fléaux couronnés, ces images des pestes,
Que l'histoire partout nous montre, auréolés
De la vapeur du sang des peuples immolés ;
Les puissants meurtriers de l'un à l'autre pôle,
Alexandre en Asie et César dans la Gaule ;
Alaric, Charlemagne, Attila, Gengiskan,
Et celui qui, là-bas, au bout de l'Océan,
Encore illuminé de sa grandeur passée,
Mais rongé du cancer vengeur de la pensée,
Sous les yeux d'un geôlier, devenu son bourreau,
S'éteignit, et passa de l'Empire au tombeau ;
Tous les grands conquérants, tous les fiers capitaines,
Tous les durs moissonneurs des nations humaines,
Tous ceux qui pour régner ont promené la mort
Dans les champs de ce monde, et tué sans remord,
Tous les héros parés de leurs lauriers barbares,
Ont eu leur poésie aux épiques fanfares.

Si leur nom sonne haut, si le lâche univers
Les estime d'avoir mis des vaincus aux fers,

Et si le souvenir de leur sombre passage
Eternise pour eux l'hymne de l'esclavage,
Je ne vois pas pourquoi je ne chanterais pas,
A leur tour les Fourmis, ces insectes soldats.
Les Fourmis, comme nous, sous leurs toits de pelouses,
Ont des instincts cruels et des fureurs jalouses.
Dans leurs seins frémissants grondent des passions,
Comme celles qui vont armant les nations.
Sans avoir pour souffler chez elles les colères,
Qu'attise en nous le vent des haines séculaires,
Sans avoir ni docteurs *in utroque jure*,
Ni Juifs, ni Protestants, ni Muphti, ni Curé,
Ni Cathédrale, ni Marabout, ni Pagode,
Ni Synagogue, ni Concile, ni Synode,
Sans avoir ni Véda, ni Bible, ni Coran,
Ni le Jésus *Veillot*, ni le Jésus *Renan*,
Ni tout ce qui chez nous est souche de querelles;
Symboles convenus, prières rituelles,
Héritages, dons, legs, chevaux, maîtresses, jeu,
Et théologiens pour leur expliquer Dieu;
Sans posséder aucun de ces beaux avantages,
Leur histoire n'a pas moins de sanglantes pages.
Du drame universel si le cadre est réduit,
D'un semblable transport la haine s'y poursuit.
Petit théâtre, mais immense tragédie.
Par l'âme des acteurs la scène est agrandie.

Aussi bien que pour nous, il est pour les Fourmis
D'infâmes étrangers, d'odieux ennemis.

Pour les fiers citoyens de toute fourmilière
Un creux d'arbre suffit à tracer la frontière.
Comme le Rhin divise Allemands et Français,
Comme de nous la Manche isole les Anglais,
D'un tronc abandonné les dernières racines
Séparent les tribus des tribus leurs voisines ;
Ligne géographique établissant leurs droits.
C'est leur grande muraille, et le peuple chinois,
Derrière l'historique et solide ceinture,
Où le Fils du soleil se promène en voiture,
Ne défend jamais mieux ses jaunes souverains,
Que le peuple Fourmi ses palais souterrains.

Pour nous inoculer ces vengeances vivaces,
Qui passent d'âge en âge et de races à races,
Pour courir au pillage avec acharnement,
Et nous exterminer impitoyablement,
La façon d'adorer le Dieu de nos croyances,
Et de nos *Oremus* les saintes différences,
Sont motifs suffisants : sous des signes divers,
Le même fanatisme aveugle l'univers ;
De tous les Sinai descendent des prophètes
Qui portent avec eux leur Bible et les tempêtes.
La guerre en sort ; d'ailleurs, l'idiome natal

Nourrit nos préjugés et leur sert d'arsenal.
Il ne faut, pour avoir droit d'occire les autres,
Que trouver leurs façons différentes des nôtres,
Moduler la syllabe avec une autre voix,
Et baragouiner dans un autre patois.

N'en soyons pas si fiers, parbleu ! que nous le sommes.
De la tour de Babel, rêve des premiers hommes,
Du grand tohu-bohu de langues et de sons,
Que nous valut l'orgueil de ses hardis maçons,
Date l'art des combats et des guerres mortelles.
C'est vrai : la Bible est là qui le dit ; mais entre elles,
Bien que ne parlant pas, bien que sans ces tribuns
Qui décident les cœurs à des élans communs ;
Ignorant le Béma, le Forum, Démosthènes,
Cicéron, ces charmeurs des oreilles anciennes ;
Mirabeau, dont l'écho semble tonner encor,
Toutes les lèvres d'où tombent ces chaînes d'or,
Qui, dans l'émotion des tempêtes publiques,
Suspendent à leur voix les rêves politiques ;
Ignorant tout cela, les Fourmis, sur ma foi,
Savent bien néanmoins s'entrefaire la loi.
Le plus fort a raison chez ces petites bêtes,
Comme chez nous, d'après le code des conquêtes.
Leur théorie est simple, et les annexions
Savent mettre à néant les protestations,

Car, ici comme ailleurs, en toute circonstance,
La victoire est d'accord avec la Providence.

Il est des jours ardents où sur une tribu
Passe un vent belliqueux on ne sait d'où venu.
La fourmilière, alors, ainsi qu'une fournaise,
Bouillonne, et l'on dirait que quelque Marseillaise,
D'elle seule entendue, enflamme les esprits.
Ce jour-là, pour partir se lèvent les conscrits.
Tout s'engage à la fois : la plaine et la montagne.
Hourrah ! la nation va se mettre en campagne.

Qu'ils sont fiers ! On voit bien que ces cœurs généreux
Sentent que la patrie a les regards sur eux.
Combien reverra-t-on de tous ces téméraires,
De tous ces vétérans, de tous ces volontaires ?
Est-ce que le guerrier qui court braver la mort
S'inquiète des jours que lui compte le sort ?
Combien en restera ? Qui sait ? Pas un, peut-être,
Ne reviendra dormir au nid qui l'a vu naître.
Qu'importe ? C'est pour tous le moindre des soucis,
L'honneur a commandé, les braves sont partis.

Ils sont partis, joyeux, comptant sur la victoire,
Et s'enivrant déjà de leur prochaine gloire.
Dans les champs où, pareils à de vivants sillons,

Silencieusement passent leurs bataillons,
Ils ne portent ni plomb, ni poudre, ni cartouche ;
Mais qu'en ont-ils besoin ? corps à corps, bouche à bouche,
A la manière antique, ainsi que des Romains,
Ils se frappent, jonchant de membres les chemins.
Les glaives de ces preux, ce sont leurs mandibules,
Déchirant l'ennemi, sans pitié, sans scrupules.

Que n'ai-je le génie aux rythmes cadencés
Dont la Muse fait don à ceux qu'elle a bercés ?
J'essaierais de tracer l'héroïque épopée
D'une tribu Fourmi par une autre frappée,
Et dans mes vers, dictés par l'inspiration,
S'accomplirait le sort d'un nouvel Ilion.
Mais pourquoi reculer devant pareille tâche ?
Qui tourne les talons au péril est un lâche.
C'est aux difficultés que s'estime le prix,
Et c'est l'honneur déjà que d'avoir entrepris.

CHANT II.

C'était Juillet, le mois révolutionnaire.
D'un ciel de feu tombait la flèche incendiaire,
Qui, sans distinction, frappe et brûle à la fois,
L'homme dans les cités, l'insecte dans les bois.
L'air chaud enveloppait comme l'air des étuves ;
Dans tous les flancs couraient d'excitantes effluves :
Les arbres frissonnaient d'invisibles frissons ;
Et tout ce qui s'agite à l'ombre des buissons,
Tout ce qui vit dans l'herbe et sous les avenues,
Que voilent les dais d'or de leurs voûtes moussues,
Tout ce qui marche ou vole, et bourdonne et bruit,
Tout ce qui peuple l'air et qu'un rayon produit,
Tout s'allumait au feu du céleste cratère.

La guerre avec le sang bouillait dans chaque artère ;
Tous les êtres sentaient l'aiguillon des combats ;
Et parmi ces instincts, ces fureurs, ces éclats,
Des Fourmis, que logeait l'écorce d'un vieux chêne,
Méditaient de quitter cet antique domaine,
Et d'aller à leur tour, surprendre un clan voisin
Qui, la veille, s'était montré sur leur terrain.
La tribu toute entière était sur pied ; pas une
N'essayait d'échapper à la tâche commune ;
Et leur foule augmentait, grossissant tourbillon,
Comme les flots d'un peuple en révolution.

Le rendez-vous était le flanc d'une carrière,
Menant par des détours à l'autre fourmilière,
Champ de Mars où devaient se trouver réunis
Les nombreux contingents par le peuple fournis.

Afin d'étudier leurs plans, leur stratégie,
Je braquai mon regard, ainsi qu'une vigie,
Sur tous leurs mouvements, et vis, mieux que jamais,
De quoi toujours, partout, les triomphes sont faits.

Chaque instant augmentait le nombre des recrues ;
Les masses s'entassaient, par les masses accrues ;
Pour vaincre l'ennemi dans ses positions,
On voulait l'écraser à coups de bataillons.

Spectacle intéressant! tableau philosophique!
Où j'appris que le fond de toute politique,
C'est de savoir pousser les gens à s'échiner,
A se frotter les reins et se horionner.

Peut-être les Fourmis raisonnent moins la chose.
L'instinct, qu'en leur esprit la nature dépose,
Doit leur suffire et n'a besoin d'être excité.
D'ailleurs, quelle que soit, ici, la vérité;
Que les libres Fourmis, sortant de leurs murailles,
N'aient puisé que dans l'air leur soif de représailles,
Ou que, par des moyens propres aux potentats,
La fièvre de la gloire eût gagné leurs États,
Je me borne à chanter dans ces modestes rimes,
La petite Iliade et les acteurs infimes,
Qui firent sous mes yeux, surpris de leur fureur,
Litière de corps morts et miracle d'horreur.

Ainsi qu'au Carrousel, en leur grande tenue,
Les chefs avaient passé leurs troupes en revue,
Courant dans tous les rangs, stimulant les trainards,
Et les animant tous du feu de leurs regards.
Un silence pareil à celui du nuage,
Qui dans ses flancs muets cache et retient l'orage,
Un silence glacé, sinistre, solennel,
Morne comme celui qui précède un duel;

Régnait, et les Fourmis, bouillantes mais dociles,
Comme des grenadiers se tenaient immobiles;
Et je songeais, devant leur menaçant repos,
Au destin inconnu planant sur ces héros.

Ainsi devant l'éclair dont le feu les décime,
On vit à Waterloo, dans un calme sublime,
Vétérans et conscrits sans fléchir, sans trembler,
Attendre, l'arme au bras, l'heure de s'ébranler.

Au signal attendu par leur impatience,
Des Fourmis cependant l'avant-garde s'avance.
De nombreux éclaireurs au large répandus,
Sont chargés de sonder les sentiers inconnus;
D'avertir du danger et de toute surprise,
Susceptible de faire échouer l'entreprise.
Puis, vient le premier corps, profond, large, serré,
Sur trois rangs; de ce corps le flanc droit assuré
Par quelques escadrons de jeunes amazones,
Doit se heurter avec les premières colonnes
Qui se rencontreront : à lui de les charger,
D'entamer la bataille et de les obliger,
Par le choc imprévu d'une intrépide audace,
A laisser ou la vie ou l'honneur sur la place.

Le flanc gauche, appuyé sur deux mille guerriers,

Marche plus lentement. Soutenir les premiers,
S'ils venaient à plier, et par ses troupes fraîches,
Faire aux rangs ennemis de redoutables brèches,
Telle est, dans les calculs de l'expédition,
La besogne assignée à sa division.
La réserve les suit : pour celle-ci la gloire
De terminer la lutte en fixant la victoire.
De plus, par un instinct qui prouve éloquemment
Toute l'habileté de son gouvernement,
Quelques détachements demeurés en arrière,
Comme une garnison, gardent la fourmilière,
Pour mieux faciliter la retraite aux fuyards,
Dans le cas où contre eux tourneraient les hasards.

Ainsi donc des Fusca cheminent les cohortes ;
Mais l'adversaire veille et, pour garder ses portes,
On voit, de loin en loin, ses vedettes guetter
S'il ne vient rien qui soit propre à l'inquiéter.

Nos Fourmis n'avaient pas les bottes de sept lieues,
Que chaussait certain chat de nos histoires bleues ;
Aussi de mainte halte eurent-elles besoin,
Et leur invasion prit du temps et du soin.
Mais l'âme aidait le corps. L'héroïsme sublime
Embrasait les guerriers d'une ardeur unanime.
Ils s'avançaient au but à travers le gazon.
Or, soudain que de loin, au bout de l'horizon,

Leur nuage poudreux apparut, les vedettes
Des Rufa, vers leurs murs hâtèrent leurs retraites,
Et l'alarme, transmise avec rapidité,
Courut, comme l'écho, dans toute la cité.

Connaissez-vous l'Atlas aux gorges solitaires?
C'est là que du lion habitent les colères,
Là, qu'il exerce seul sa souveraineté;
Si dans l'ancre sauvage où vit sa majesté,
Quelque bruit vient troubler sa molle quiétude;
Si quelque vent, passant dans sa crinière rude,
Lui signale un danger; si ses sanglants naseaux
Flairent la caravane et l'odeur des chameaux,
Le lion se recueille en attendant la proie
Qu'à sa royale faim la Providence envoie;
De sa langue altérée il se met à lécher,
La griffe qu'il aiguise aux pointes du rocher;
De sa queue il se bat les flancs; dans sa prunelle
De sa fureur déjà l'éclair fauve étincelle,
Et sa gueule frémit, croyant déjà tenir
Les victimes qu'au loin elle sent lui venir.
La caravane approche avec insouciance;
Elle est sous son regard..... d'un seul bond il s'élançe,
Et tous les voyageurs pris d'épouvantement,
Courbent leurs fronts pâlis sous son rugissement.
Ainsi l'on vit soudain, de leurs fines antennes,

Redressant fièrement les aigrettes hautaines,
Les terribles Rufa, la rage dans les yeux,
Se ruer au-devant du peuple audacieux
Qui venait, menaçant la paix de leur asile,
Follement convoiter les trésors de la ville.
Elles ne doutent pas de vaincre sans effort,
Et de leurs ennemis se promettent la mort.
Mais les Dieux qui d'en haut administrent la terre,
Les Dieux, seuls, des destins connaissent le mystère.

CHANT III.

Hercule était un Dieu, de sa force orgueilleux,
Qui, de mille dangers sorti victorieux,
Fut vaincu cependant par un simple centaure.
La ruse a ses moyens que dédaigne ou qu'ignore
L'athlète qui, déjà, de cent triomphes fier,
Se fie insolemment à ses muscles de fer.
Mal en prit aux Rusa d'avoir cette arrogance,
Qui leur fit négliger certains soins de prudence ;
La mort faucha leurs rangs, et leur vaste cité
Avec tous ses enfants perdit sa liberté.

Mais des événements suivons l'ordre historique,
Et traçons avant tout un tableau véridique.

Les deux camps rapprochés se mesurent de l'œil.
 Calmes sont les Fusca ; dans leurs cœurs nul orgueil ;
 Mais un désir profond de se rendre maîtresses
 De la ville ennemie et de ses forteresses.
 Elles savent qu'il est chez leurs riches voisins
 De vastes entrepôts, d'immenses magasins,
 Des greniers d'abondance et des parcs de réserve,
 Où leur prévision accumule et conserve
 De tendres pucerons, troupeau gras et sacré,
 Dont leur sensualisme aime le lait sucré.
 Or, comme les Fusca sont Fourmis sérieuses,
 De butin que d'honneur bien plus ambitieuses,
 Leur but est, au moyen d'une prompte razzia,
 D'enlever le bétail nourricier des Rufa.

De la tribu rivale autre est le caractère.
 De son tempérament l'audace héréditaire,
 Rougirait de devoir à des habiletés
 Ce qu'elle peut tenir de ses témérités.
 Son belliqueux instinct ne s'inquiète guère
 Du profit : l'art pour l'art, la guerre pour la guerre.
 Voilà ce qui séduit ce peuple fanfaron,
 Dont la bravoure fait tapage de Gascon.

A voir se présenter ses troupes résolues,
 pense à ces guerriers des Gaules chevelues :

Qui, sous César vainqueur, succombant sans plier,
N'avaient contre la mort qu'un cœur pour bouclier.
C'est le même courage et le même génie,
La même gloriole au même orgueil unie,
Le même enthousiasme à l'heure des combats,
La même insouciance en face du trépas.
Cette fibre d'honneur, toujours vibrante, explique
L'infériorité de leur simple tactique.

Tandis que les Fusca, tenant l'ordre profond,
Par la combinaison savante de leur front,
Offrent à l'ennemi la ligne formidable
Que trois rangs d'épaisseur rendent infranchissable ;
Tandis que, comme un mur doué de mouvement,
Leur multitude au but avance prudemment,
Par leur seule vigueur s'estimant protégées,
Sur une file d'un les Rufas sont rangées.
L'ordre mince est celui qu'elles ont adopté.
De distance en distance, et de chaque côté
De leur ligne allongée, à la flèche pareille,
Marchent quelques carrés fiers et hauts de l'oreille :
Renforts insuffisants pour conjurer l'assaut
Des murs dont l'assiégeant a saisi le défaut.

Depuis quelques instants l'affaire est commencée.

Des Fusca, tout d'abord, l'attaque est repoussée.
La fougue des Rufa, comme le coin pointu,
Au cœur du tronc noueux d'un vieux chêne abattu,
Dans la ligne ennemie a fait une trouée.
Mais par les soins des chefs celle-ci renouée,
Comme sur des débris se referme, en grondant,
Le gouffre où vient d'entrer le navire imprudent,
Comme l'aigle tenant une proie en sa serre,
Ou comme deux étaux que la vapeur resserre,
Enveloppe soudain les héros que le sort,
Trompant leur dévouement, a jetés à la mort.
C'est en vain que le groupe emprisonné fait rage,
Et se retourne et cherche à se frayer passage :
Dans le cercle fatal il demeure isolé,
Et sans se rendre meurt, par le nombre accablé.
Mais il sait en mourant vendre cher sa défaite.
Cerné de toutes parts, il fait face et tient tête
Au flot des assaillants dont il est entouré,
Et qui de plus en plus nombreux, épais, serré,
Comme une meute aux flancs d'une biche réduite,
Ne lui laisse pas même un faible espoir de fuite.
Une mêlée horrible a lieu dans ce moment,
Car celles qui n'ont pu suivre le mouvement
Des braves immolés aux Dieux de la patrie,
Pour les venger, du moins, fondent avec furie
Sur le vainqueur qu'exalte un semblable début :

Souvent du désespoir est sorti le salut.

Les Rufa l'ont compris : fièrement résignées,
Elles n'en sont que plus à la lutte acharnées;
Plus d'ordre de combat : un pèle-mêle affreux;
Chacun son adversaire. Un parfois contre deux,
Contre trois plus souvent ; car on se rit du nombre,
Quand Bellone secoue en l'air son aile sombre,
Et souffle dans les seins, par la haine agités,
Du combat sans merci les âpres voluptés.
Une inspiration de carnage unanime,
De Peau-rouge vainqueur scalpant une victime,
Une férocité dont le sauvage Sioux
Aurait dans ses déserts le droit d'être jaloux,
S'empare en même temps des espèces rivales.
Longtemps entre elles deux les chances sont égales;
Les Fusca comptent plus de guerriers, mais plus forts,
Plus solides, luttant d'ailleurs pour leurs trésors,
Et pour la liberté, magique enchanteresse,
Qui, pour tout cœur bien né vaut tout autre richesse,
Les guerriers des Rufa, le feu dans les regards,
De cadavres longtemps élèvent des remparts.
Les mandibules font leur œuvre sans relâche.
Ni grâce, ni quartier : l'inexorable tâche
S'accomplit, et la mort, au vol impartial,
Prouve que des deux parts le courage est égal;

Ainsi les assiégés disputant la victoire,
Ajoutent une page illustre à leur-histoire.
Sacrifice perdu ! sang vainement versé !
Un pouvoir inconnu sur eux a prononcé.

Pendant qu'obéissant à sa loi souveraine,
Un invisible bras dans les rangs se promène,
Fauchant, sans les choisir, les braves et les forts
Dont sont également composés les deux corps,
Des prudentes Fusca, par une feinte habile,
L'aile gauche s'écarte, et pour prendre la ville,
Laissée au dévouement de quelques défenseurs,
Comme un souple boa se glissant sous les fleurs,
Tourne les ennemis, et d'assaut prend sans peine
Des remparts mal gardés par une force vaine.

C'en est fait : l'héroïsme est dompté par le sort.
Le nombre enfin triomphe, et ce qui reste encor
Aux Rufa de soldats disponibles, s'apprête
A faire dignement une lente retraite.
La fuite n'a pas l'air d'une fuite ; à travers
Les débris dont au loin les gazons sont couverts,
On tue en reculant, et plus d'un brave tombe,
Essayant d'arracher un frère qui succombe
Aux coups multipliés, que sur lui vient d'unir
Un vainqueur intraitable et qui veut en finir.

Ainsi, se repaissant d'un espoir inutile,
Le reste des vaincus recule vers la ville.
Le salut des fuyards est tout près, derrière eux.
Mais tels on vit souvent, surpris entre deux feux,
Les derniers échappés d'une brillante armée
Disparaître aux lueurs d'une rouge fumée,
Tels on vit des Rufa les derniers mutilés,
N'approcher de leurs murs que pour être immolés.
Ils croyaient, en rentrant dans leur cité chérie,
Préparer des vengeurs au deuil de la patrie;
Mais la ruse et le nombre ont surpris à la fois
Leur vaillance, leur sol, leur espoir et leurs droits.
Ils ne sont plus, leurs corps gisent dans la poussière;
Tout est fini dehors, mais dans la fourmilière,
Commencent les horreurs de toute invasion:
La fleur de ses enfants dort dans chaque sillon;
De leur sang généreux les herbes sont rougies;
Leur trépas a tué toutes les énergies.
Un peuple sans défense est ce qui reste d'eux,
Et l'esclavage attend ce peuple malheureux
Qui naguère, gonflé d'une ivresse commune,
Confondait la victoire et sa propre fortune,
Et qui, dans les élans de ses rêves hautains,
Mettait le ciel lui-même en jeu dans ses destins.
Oh! folie! oh! leçon! vient un vainqueur barbare
Qui, sur ces rêves-là passe, un jour, et s'empare

De la vie et des biens, et de la liberté
De tout ce qui n'est pas au champ d'honneur resté.

Tout est sondé : caveaux, cellules, galeries
Où les provisions s'entassent par séries.
Le pillage et le sac sont à l'ordre du jour.
Le vainqueur en prison transforme ce séjour.
Adieu repos, doux prix du labeur des journées !
Adieu, nids ombragés, demeures fortunées !
Miels frais des fleurs, trésors parfumés, abondants !
Liqueur des pucerons, sucs laiteux et fondants !
Pour d'autres maintenant ces douceurs, ces délices ;
Pour d'autres les primeurs du nectar des nourrices,
Pour d'autres les ébats, les luttes au soleil,
Et sous le voile vert des mousses le sommeil.
Pour d'autres tous ces biens, toutes ces bonnes choses,
Le fin gruau des blés, la poudre d'or des roses,
Pour d'autres ces plaisirs et ces félicités,
Des peuples maîtres d'eux et de leurs volontés ;
Pour d'autres ces sillons et ces plaines fertiles ;
A l'esclave enchaîné ces biens sont inutiles ;
Il n'en a plus besoin. Les ilotes d'ailleurs,
Sont faits pour féconder le champ des possesseurs,
Non pour le moissonner. La moisson n'a qu'un maître,
Le vainqueur : pour lui seul chaque heure voit renaître
Les feuilles et les fleurs, les parfums et les fruits ;

Pour lui l'éclat des jours, et le charme des nuits.
Pour lui seul, en effet ! car dans l'âme asservie,
Rien ne peut réveiller la fête de la vie.
Quand le sein est rempli d'amertume et de fiel,
Qu'importe aux opprimés le sourire du ciel ?
L'ironique regard de la mère nature
Rend encore pour eux plus vive leur blessure ;
Et la plaie, au reflet de son rayon moqueur,
Montre mieux sous quel coup s'ouvre et saigne le cœur.

La désolation, pâle sœur de la guerre,
Hélas ! habite ainsi la morne fourmilière !
Hélas ! ainsi le vent de la captivité
Emporta d'Israël la chère liberté !
Et Babylone vit ses enfans et ses veuves
Soupirer leurs regrets aux rives de ses fleuves !
Sur la Pologne ainsi la Russie a toujours
La corde des bourreaux, l'ongle de ses vautours !
La France aussi connut ces heures désolées
Où l'étranger souilla nos cités violées !
Elle subit le joug des Cosaques huileux
Et l'affront blasonna son drapeau glorieux !
Je n'ai pas vu ces jours où notre territoire,
Payait si chèrement ce court rêve de gloire
Qu'avait fait luire, aux yeux de son ambition,
Le demi-dieu vaincu de notre nation ;

Mais des frémissements sombres de la patrie
En moi, comme un écho, la voix lugubre crie,
Et mon âme, évoquant le récit paternel,
Porte des opprimés le deuil universel !

CHANT IV.

Le jour allait finir, mais avant de s'éteindre,
Il enflammait l'espace et commençait à teindre
L'horizon inondé d'une mer de rougeurs.
D'une poussière d'or il semait les hauteurs ;
Et versant sur les bois sa limpide lumière,
Silhouettait les contours de leur verte crinière.
Dans le vaste incendie où se fondaient les champs,
Les objets, par degrés, dans le vague flottants,
Prenaient, obéissant aux éternelles causes,
Les aspects successifs de leurs métamorphoses.
Un silence mêlé de murmures confus,
Douce sonorités tombant des bois touffus ;
Un silence rempli d'invisibles orchestres,
Modulant et croisant leurs musiques sylvestres,

Derniers bruits, derniers chants, derniers concerts jetés,
Par le soir qui s'endort aux dernières clartés ;
Un silence où passaient distinctes, mais unies
Comme un faisceau vibrant, toutes les harmonies
Des brises, des parfums, des accords, des rayons,
Emplissait mon esprit d'un flot d'émotions ;
Des couchers radieux c'était l'heure attendrie,
L'heure qui sous les fronts filtre la rêverie ;
L'heure où, comme les plis d'un voile assoupissant,
Dans les tiédeurs de l'air le frais repos descend.

Adorable moment ! magie enchanteresse !
De la mélancolie en moi coulait l'ivresse,
Et ma pensée errante allait, comme mes yeux,
Du manteau vert des prés au manteau d'or des cieux.

L'ombre croissait toujours, épaississant ses voiles :
Mais, dans les profondeurs que peuplent les étoiles,
D'innombrables lucurs s'allumaient tour à tour ;
Scintillements lointains continuant le jour ;
Eternels voyageurs que chaque soir ramène
Dans l'éternel sentier où leur vol se promène ;
Soleils éparpillés, univers inconnus,
Comme un sable de feu, dans l'infini perdus.
Puis, la nuit transparente en son calme mystère,
Acheva doucement d'envelopper la terre ;

Son aile, comme un crêpe immense s'abaissa,
Et des formes partout l'image s'effaça.
Plus d'échos : dès longtemps, sous l'épaisse verdure
Les nids étaient muets, et toute la nature,
L'herbe, l'homme, la fleur, les oiseaux et les bois,
Dans le même sommeil s'endormaient à la fois.
Les buissons n'étaient plus qu'une masse indécise,
Qu'effleurait mollement une insensible brise
Dont le souffle, léger comme un baiser d'amant,
Imprimait à la feuille à peine un tremblement.

Alors seul au milieu du nocturne silence,
J'accusai l'impassible et sourde indifférence
Qui, des mêmes regards, moqueusement d'accord,
Souriait à la vie et caressait la mort ;
Car la mort était là sous mes pieds, dans les herbes,
Où sa faux avait fait de si sanglantes gerbes ;
Et mêlés aux parfums des fleurs, je respirais
Les parfums du massacre et des cadavres frais,
Cette odeur de combats, ce fumet de batailles,
Cette émanation des chairs et des entrailles,
Atmosphère de sang figé dont sont suivis
Les triomphes des rois comme ceux des Fourmis.
Et devant tous ces corps gisant sans sépulture
Sur qui, demain, allait s'asseoir la pourriture,
Devant ces trépassés dont l'éphémère orgueil,

Au ventre du Lombric trouverait son cercueil,
Je me disais : de l'homme où donc est l'avantage,
S'il n'a pas seul pouvoir et droit de brigandage?
Si l'insecte est égal dans sa férocité,
A sa prétentieuse et vaine majesté?
Entre les deux vraiment quelle est la différence?
Par les mêmes excès leur compte se balance.
Qu'importe le théâtre et qu'importe l'acteur,
Si le drame est le même, et si même est le cœur?
La taille ne fait rien, ni l'âge, ni l'espèce,
Du moment que partout la haine est la maîtresse,
Et qu'elle fait au champ de la création
Marcher de pair la vie et la destruction.
La haine! c'est bien elle, en effet, qui gouverne;
C'est le puits de douleur, l'inférieure citerne
Où descendent sans fin, dans leurs cercles maudits,
Tous les êtres, dit-on, du même Dieu sortis!
Tous, quels qu'ils soient, soumis à la règle fatale,
Sentent sous l'épidermie une soif bestiale
Qui les fait se poursuivre et s'entre-dévorer,
Et dans leurs flancs ouverts s'entre-désaltérer.
Hommes, tigres, fourmis, tous, nous cherchons la veine
Qu'ouvre la dent qui mord, ou la main qui dégaîne,
Et nos communs instincts trouvent leur volupté
Dans le ruisseau qui sort d'un sein ensanglanté.
Telle est l'égalité dont le niveau s'impose

A toute créature, ainsi qu'à toute chose.
Et c'est là ce qui fait, sans doute, que le ciel
Envoie à la mort même un sourire éternel ;
Que ce soleil divin, ce soleil des poètes,
Mer brûlante où le soir s'allument les planètes,
Ce soleil qui contient la vie en son regard,
Ce soleil cependant, blasé comme un vieillard,
Ce soleil sans amour comme sans préférence,
Egoïste clarté, flamme sans conscience,
En se levant demain, laissera ses rayons
Flamboyer sur les morts couchés dans les sillons ;
Et des baisers de feu dont sans choix il dispose,
Le noir cyprès aura sa part comme la rose.

Ce lamentable état doit-il toujours durer ?
L'homme doit-il toujours bêtement adorer
Ces vieilles Némésis de sang humain nourries ?
Ne clora-t-il jamais l'ère des boucheries ?
Il est temps d'en finir avec ces dieux cruels
Dont un flot rouge baigne et souille les autels.
Nous ne pouvons, épris de bruits et de fumées,
N'aimer que les grands chocs de peuples et d'armées,
Et, suivant du passé le ténébreux rayon,
Choisir pour idéal l'épée et le canon.

L'épée a pu jouer parfois un rôle utile

En luttant pour le droit; mais l'épée imbécile,
Des rêves d'un despote instrument oppressif,
Ne laisse en son sillon nul germe productif,
Et du sang écoulé la rosée est perdue;
Pour féconder le champ rien ne vaut la charrue;
Elle est de fer aussi, mais ce fer bienfaisant,
Déchire pour créer et féconde en blessant.

O toi! sphinx ténébreux qu'on nomme Providence,
Toi, l'invisible, toi, qui mis l'intelligence
Dans le regard de l'homme et sur son front hautain,
Toi, qui, pour l'animal créas l'aveugle instinct,
Toi qui sus, séparant l'esprit de la matière,
Dans la prison des corps enchaîner sa lumière,
D'où vient que ta raison, maître étrange, ait permis
Que tant de haine entrât dans l'âme des fourmis?
N'était-ce pas assez que l'homme, ton image,
Eût inventé la guerre et fondé l'esclavage?
Et que ce roi cruel de la création
Eût décrété la loi du sombre talion?
Pourquoi le loup? Pourquoi le fort? Pourquoi le faible?
Pourquoi le doux ramier, ô sphinx! et pourquoi l'aigle?
Est-ce pour amuser ton solitaire ennui
Que ce qui fut hier doit finir aujourd'hui?
Et dans l'engendrement d'où sort toute existence,
La mort doit-elle seule apporter la semence?

Ah! mon esprit s'abîme aux mystères divins!
Et nul n'a droit, dit-on, d'interpréter tes fins.
Eh bien, dùt-on sourire en face de mon rêve,
Je dirai sans relâche, et je crierai sans trêve,
Que l'ordre universel, si cher à tant de gens,
Offre au penseur troublé des côtés indigents,
Et qu'on pouvait mieux faire en ordonnant les choses
Que d'emprunter la vie à leurs métamorphoses.

Morne drame forgé de tragiques hasards,
Où l'impresario, voilé pour nos regards,
Assiste au jeu sanglant de la poudre et des balles,
Funèbre passe-temps des tristesses royales;
Est-ce que l'homme, un jour, libre en ses mouvements,
Ne modifiera pas tes fatals dénouements?
Ne doit-il pas, quittant la route poursuivie,
Décréter le respect et le droit de la vie?
Comme la chrysalide échappée au tombeau,
Du vieil être fini, sortir être nouveau?
Et d'une aile sans frein, que l'idéal soulève,
Faire monter à Dieu les degrés de son rêve?
Ne doit-il pas, enfin, révolté glorieux,
Des cultes vermoulus débarrasser les cieux,
Et déchirant le dogme impur de la souffrance,
Inoculer l'amour où régnait la vengeance?
Je ne sais, mais en moi quelque chose me dit

Que la guerre s'abaisse et que la paix grandit.
Il faudra bien qu'enfin la terre communie;
Mais ce miracle, qui le fera? Ton génie,
Homme. A toi d'établir ce sympathique accord,
Terme de l'agonie où le monde se tord.
A toi de remplacer le fusil et l'épée
Et d'en faire oublier la barbare épopée;
On s'est assez tué jusqu'à ce jour, je crois.
Taisez-vous, Dieux du sang, Paix, élève la voix.
Tardive Paix, éteins ces discordes amères
Que sucent les enfants avec le lait des mères,
Héritages d'un siècle au siècle qui le suit,
Vendettas du passé que le présent poursuit.
Arrière! vieux levains des luttes sanguinaires,
Derniers bouillonnements des fureurs populaires!
Arrière! préjugés, sources de tous les deuils,
Fanatismes maudits, détestables orgueils,
Déchirements, sanglots, misères, représailles
Des nations en proie au démon des batailles!
Gloires du glaive, arrière! Arrière, impurs succès!
Sur la guerre qui meurt s'épanouit la paix.

Mais, sur ces jours futurs, espoir de ma pensée,
D'un nuage nouveau l'ombre s'est amassée.
Sur tous les horizons elle plane à la fois,
Et les peuples entre eux s'attachent sur la croix.

Les uns ont l'aigle noir et meurent sous sa griffe ;
Les autres, sous leur roc courbés comme Sisyphe,
Montent incessamment sans atteindre jamais
Du bonheur entrevu les radieux sommets ;
Tous retombent, vaincus, sous l'effroyable masse
De fléaux que sur eux leur fureur propre entasse.
Pauvres peuples forçats ! l'un de l'autre jaloux,
Méchants par ignorance et moins cruels que fous !
Si bien empoisonnés de préjugés perfides
Qu'ils rivent à l'envi leurs chaînes fratricides,
Victimes tour à tour, et tour à tour bourreaux,
Sous les grands égorgeurs qu'ils nomment leurs héros ;
Tout fiers des *Te Deum* que les voix de leurs prêtres
Entonnent en l'honneur des despotes, leurs maîtres,
Et ne se plaignant pas des fers par eux portés,
Quand d'autres avec eux pleurent leurs libertés !

Il est un mot surtout, mot magique et sonore,
Dont l'écho souverain, en vibrant, fait éclore
La rouge et triste fleur des guerrières vertus.
Les forçats, à ce mot, ne s'appartiennent plus,
Et, le cœur enfiévré d'héroïques furies,
Ils courent, en chantant, mourir pour leurs patries.
Nationalité ! sacré mot, c'est toi seul
Qui des peuples remplis constamment le linceul !

N'aurais-je fait qu'un rêve en croyant l'harmonie
Le but saint et final de la terre bénie?
Tout n'est-il que mensonge? Et sommes-nous promis
A l'éternel combat des instincts ennemis?
Ne verrons-nous jamais blanchir une autre aurore
Dans ce ciel du passé qui sur nous pèse encore?
O Providence! à qui devons-nous croire? A quoi,
Dans l'ombre où nous marchons, faut-il ajouter foi?
Allons-nous vers la Paix? Allons-nous vers la Guerre?

Non, je ne poursuis pas une fausse lumière.
Nous marchons, quoi qu'on fasse, à des destins plus purs,
Dégageant lentement nos rudiments obscurs,
Mais les yeux attachés sur la terre promise
Dont nous sentons déjà l'avant-coureuse brise.
Elle apporte avec elle au monde rajeuni,
L'ineffable douceur d'un espoir infini.

Oui, l'heure approche, ami, l'heure sainte et féconde
Où le souffle attendu s'étendra dans le monde.
Sur nos fronts apaisés quand ce vent passera,
Quelque chose d'immense en nous tressaillera;
L'humanité fondant tous les peuples en elle,

Les allaitera tous de la même mamelle,
Et dans l'embrassement de l'homme et du vrai Dieu,
Le dernier *avatar* doucement aura lieu.

14 octobre 1865.

A F. COMBES.

L'HIVER

**Le temps avait reigé toute la nuit ; dès l'aube ,
Tous ceux qui sont forcés de se lever matin ,
En ouvrant leur fenêtre , et voyant cette robe ,
Plus blanche sur les toits que la blancheur du lin ;
Tous les gens qui , déjà , s'en allaient par la ville
Reprendre le fardeau du labeur journalier ;
Tous les besogneux , tout ce qui vit d'un métier ,
De Montrouge à Pantin , d'Auteuil à Belleville ,**

Et roule vers la halle ou bien vers l'atelier,
Pendant que des *gandins* dort l'espèce inutile;
Les paysans, porteurs du tribut quotidien,
Que la banlieue envoie à l'ogre parisien;
Les marchandés de lait sous les portes cochères;
Les crieurs de mouron pour les petits oiseaux;
Les pâles Alsaciens, hercules des ruisseaux;
Les maçons, les paveurs, les pauvres maraîchères;
Tous les galériens, par état, condamnés
Au boulet du travail; tous les infortunés
Courbés servilement sous le joug du salaire;
Toute la masse enfin du troupeau populaire,
Qui vit en ahanant et, pour tromper sa faim,
Arrose de sueur le misérable pain
Que le roi *Capital*, ce vieux tyran de l'homme,
Lui jette par calcul, comme aux bêtes de somme,
Quand elles ont traîné la charge, un jour entier,
Et que leur ventre creux sonne le râtelier,
On jette, chaque soir, l'herbe réparatrice,
Qui des muscles vieillissés rajeunit le service :
Tous ces braves gens-là, mercenaires soumis,
Portefaix, balayeurs, domestiques, commis,
Surpris et contemplant l'étoffe improvisée
Que les doigts de la nuit dans l'ombre avaient tissée,
En admirant l'éclat de la blanche toison,
Songeaient dévotement — car leur intelligence,

Vivant sur un *credo* sucé dès leur enfance,
 Comme le premier lait que suce un nourrisson,
 Etablit d'eux au ciel une comparaison,
 Et de leur propre sort tire la conséquence,
 Qu'esclave tout comme eux, qui sèment pour autrui,
 La nature a son maître et travaille pour lui. —

« Voici l'hiver, enfin, qui descend de la nue,
 « Disaient-ils, tombe, neige, et sois la bienvenue!
 « Mieux vaut tard que jamais. Du reste, le bon Dieu
 « S'y connaît mieux que nous. S'il fait attendre un peu,
 « C'est qu'il a ses raisons; il sait mieux que personne,
 « Quand l'hiver est utile et quand la neige est bonne;
 « Lorsque la terre a soif de pluie ou de soleil;
 « Le temps de son repos, l'heure de son réveil;
 « La neige est un habit que le bon Dieu lui prête
 « Pour attendre les jours où le ciel est en fête. »

« Joli coup d'œil vraiment! ça fait plaisir à voir;
 « Mais ce qui vaut bien mieux, ça donne de l'espoir.
 « Ça promet, à coup sûr, du grain tout plein les granges,
 « Des légumes, des fruits et de riches vendanges,
 « Abondance de biens. On en avait besoin.
 « Nous n'avons, l'an passé, récolté que du foin;
 « Le blé fut assez rare et la vigne malade
 « A donné maigrement un jus assez maussade.

« Mais s'il plait au patron qui commande là-haut,
« Nous aurons de quoi boire à tire-la-Rigault,
« Non plus du petit bleu, de méchante piquette,
« Mais du vin d'archevêque ou de pape en goguette. »

« Il est vrai que l'air pique et vous gèle les doigts;
« Mais on ne peut avoir tous les biens à la fois.
« L'hiver, l'été font deux, et ne vont pas ensemble.
« D'ailleurs, avec un peu de coke et de bon bois,
« On passera l'hiver sans trop souffrir, il semble.
« S'il ne tombait jamais ni neige ni frimas,
« Que deviendraient, vraiment, les pauvres Auvergnats?
« Pour que tout aille bien il faut que chacun vive.
« A chaque jour son rôle, à chacun sa saison.
« L'hiver est pour beaucoup le temps de la moisson;
« Aussi les charbonniers chantent quand il arrive.
« Bonjour donc à la neige! Au revoir les prés verts.
« Ils sont pour le moment d'un drap d'argent couverts.
« Les buissons galonnés de passementeries,
« Les plaines, les forêts ont l'air d'orfèvreries;
« Tous les arbres au cou portent un blanc collier;
« A chaque branche pend un lac de pierreries,
« Comme n'en sauraient faire orfèvre ni joaillier,
« Comme on n'en vit jamais aux plus riches féeries.
« C'est l'artiste divin, l'invisible ouvrier
« Qui fabrique pour nous ces trésors de merveilles.

« Malgré tout leur génie et leur art tout entier,
« Odiot et Froment n'en font point de pareilles. »

Ainsi tous ils allaient, et pensaient, et disaient,
Ces poètes en blouse, en veste, en limousine,
Qu'on appelle le peuple : et les toits se poudraient,
Toujours de plus en plus de leur poudre argentine.
Comme une mer, la neige, amoncelant ses flots,
Effaçait les chemins sous ces flots immobiles
Où s'ensevelissaient, dans leurs efforts stériles,
Les charretiers perdus avec leurs chariots.
Dans l'immense linceul qui dérobaît la terre,
De temps en temps au coin d'un village isolé,
Tombait quelque vieillard de souffrance accablé !
Il mourait de faim, là, tout près du presbytère,
Où des grâces que Dieu fait à l'humanité
Un curé s'inspirait en face d'un pâté
Arrosé d'un vieux cru d'une finesse exquise,
Tandis que le sonneur et le bedeau, tous deux,
Les pieds au feu, devant un bon cidre mousseux,
Trinquaient à la santé du pape et de l'Eglise.
Des femmes en haillons, à leurs seins haletants,
Portaient quasi tout nus, hâves et grelotants,
De pauvres tout petits aux paupières gonflées
Par le supplice ardent de leurs larmes gelées.
De nombreux mendiants, maigres et décharnés,

Erraient, les yeux hagards, ainsi que des fantômes,
Tendant leur main ridée à la porte des chaumes,
Où par leurs habitants, autres infortunés,
De restes de pain noir ils étaient aumônés.

Pâles acteurs, martyrs du drame de la vie!

Cependant que leur bande, accomplissant le sort
Qui, sous sa dure loi la retient asservie,
Allait de la torture au repos de la mort,
Tout le troupeau fané que dans sa lâche ivresse,
Adore bêtement la nouvelle jeunesse ;
Tous les camélias qui, sur les boulevards,
Sous le voile imposteur des poudres et des fards,
S'imaginent masquer leur précoce vicillesse ;
Tout l'impur contingent des infimes Ninons,
Des Phrynés de la borne et des filles de joie
Qui s'en vont, balayant de leurs jupes de soie
Les trottoirs étonnés du bruit de leurs talons ;
Tout ce monde viveur de qui l'intelligence
Se borne à spéculer sur le cours des valeurs ;
Ce monde débauché qui s'amuse, et ne pense
Qu'à jouir, embaumé de femmes et de fleurs,
Oubliait, au milieu des vapeurs de l'orgie,
Des fausses voluptés qui flétrissent ses jours,

Et des bonheurs honteux où, comme en léthargie,
S'affaissent les instincts des honnêtes amours,
Que la misère, ainsi qu'au temps des paraboles,
Râlait et sanglotait aux portes des salons,
Où résonnait l'archet lascif des violons
Qui, sous les lumineux soleils des girandoles,
Entraînaient au plaisir l'essaim des danses folles.

Puis la tempête vint, déchaînant ses fureurs.
Le vent mugit, la mer arma toutes ses rages.
Les phares impuissants, au sein de ces horreurs,
S'éteignirent, laissant dans la nuit leurs rivages.

Lè lendemain matin, des corps de matelots,
Rejetés par la mer, jonchaient toutes les plages,
Où comme un chant lugubre éclataient des sanglots
De femmes maudissant la mer et ses orages.

Sombre et nouveau feuillet du livre des naufrages!

Cette même nuit-là, les centaures du sport,
Les maquignons de grande et moyenne volée,
Fumaient leurs fins londrès et mettaient en report
Les jarrets glorieux des nobles écuries ;

Pariant pour *Vermouth* ou pour *Fille de l'air*.
Escomptant l'aléa, jouant un jeu d'enfer ;
Ainsi que des cockneys joyeux, mêlant l'éclair
Des punchs étincelants aux flammes des bougies,
Et buvant aux récits de leurs galanteries.

La tempête cessa : le ciel redevint clair,
Et, sous l'air dont le souffle épaississait la glace,
Tout le monde élégant des légers patineurs,
Des lacs officiels sillonna la surface
D'arabesques sans fin, de festons et de fleurs ;
Dessinant des palais et des architectures,
Des alhambras semés de fines dentelures,
Des poèmes écrits par les pieds des auteurs,
Burinant lestement d'étranges signatures.
Bien que le thermomètre eut de quinze degrés
Baissé ; bien qu'il gelât comme aux terres polaires,
Ces dames et messieurs, bien couverts, bien fourrés,
Les mains dans des manchons soyeux et tutélaires,
Passaient et repassaient, comme des vols d'oiseaux,
Sur le ciel transparent de la glace polie.
Même une nuit on eut une fête aux flambeaux
Qui servit le matin de chronique aux journaux ;
Le champagne y mêla sa mousse et sa folie.
Ce fut charmant, ma foi ! pour les restaurateurs.
Pour les robes à traîne et les chignons menteurs.

La fête, qui plus est, de merveilles remplie,
Par quelques demi-dieux fut encore embellie.

Ainsi la fine fleur de la société
Amusait ses loisirs et son insouciance.
Et des foules sans nom se traînaient à côté,
Agonisant de froid, de faim, d'inespérance.

Soyons justes pourtant : dans sa chaire monté,
Maint Fénelon du jour, de pitié transporté,
Et, brûlé du charbon d'une sainte éloquence,
A ses paroissiens prêcha la charité.
Mais que l'hiver est long à qui vit d'assistance !
Et qu'amer est le pain de la mendicité !
On vit alors le ban des dames patronesses,
Pour assurer plus tard sa place au paradis,
Hanter les galetas, visiter les taudis ;
On vit même des mains de petites duchesses
Quêter pour quelques vieux et pour quelques pauvresses,
Pour les habitués surtout des saints parvis.
Mais le baume impuissant des quêtes catholiques
Ne cicatrise pas les gangrènes publiques.
L'aumône est un poison, plus mortel à lui seul,
Que tout autre venin ; il met l'homme au linceul.
L'esprit, la dignité, la force, tout y tombe.
En passant par l'aumône on passe par la tombe,

Et l'on devient ce tas, fouillis de vers humains,
Qui grouillent en l'honneur de tous les saints romains.

Enfin, le sud passa dans l'air : un vent humide
Fondit à ses tiédeurs ces océans glacés,
Depuis de si longs jours l'un sur l'autre entassés.
La révolution fut soudaine et rapide.

La neige devint boue. Il suffit d'un peu d'eau
Pour salir la splendeur du magique manteau
Qu'un mois durant la terre avait porté sur elle,
Tant il est vrai qu'il n'est nulle gloire éternelle.

Le dégel fit son œuvre, et le manteau foulé
Par les pieds des passants fut bientôt maculé !
Comme s'envole au souffle égoïste du monde
Le fugitif parfum de la virginité,
La neige en une nuit vit périr sa beauté ;
Le jour ne trouva plus qu'une souillure immonde.

L'avalanche eut son tour. Sur les toits des hameaux,
Un jour, elle roula grondant comme un tonnerre,
Ne laissant rien debout, broyant vignes, coteaux ;
Et l'inondation, promenant sa colère,
Acheva d'emporter, au torrent de ses eaux,
Ce qui restait des champs, des blés et des troupeaux.
Longtemps les inondés restèrent sans refuge ;
Enfin un rayon d'or glissa sur ce déluge.

Le soleil reparut, l'hiver semblait fini.
Mais par les champs déserts, les plaines, les vallées,
En guenilles, le teint de tortures jauni,
De tristes orphelins, des veuves désolées
Erraient en attendant le pain rare fourni
Par les souscriptions lentement rassemblées.

« Ayez pitié de nous ! par charité ! du pain !
« Nous prions Dieu ! » clamait tout ce bétail humain,
Affaissé sous le poids des angoisses communes.

Silence ! esclaves, trêve aux lamentations.
Etouffez dans vos seins vos plaintes importunes,
Hôtes futurs du ciel des compensations,
Parias, qui heurtez vos sinistres haillons,
A l'éclat empourpré des hautaines fortunes.
Dieu n'a-t-il pas fait l'ombre à côté des rayons ?
Dans l'ordre universel l'ombre sert la lumière,
L'une fait valoir l'autre, et l'horreur de la nuit
Rend plus belle au regard la clarté qui la suit.
Soyez ombre ici-bas, puisque les destinées
Vous ont parqué parmi les races condamnées ;
Sans révolte roulez votre roc éternel,
Résignés, et les yeux tournés vers votre ciel.
De quoi vous plaignez-vous ? vous l'avez dit vous-mêmes :
Du maître souverain les volontés suprêmes
Ont leur raison cachée, et les désespérés,

Les proscrits, les martyrs, les victimes sans nombre,
Arrivés au sommet de leur échelle sombre,
Du céleste giron franchiront les degrés.
Les échelons sont durs à monter, mais qu'importe,
Sur ses robustes reins puisque la foi vous porte?
Qu'importent les tourments d'un jour vite fini,
Quand le rêve illumine un lendemain béni?
La douleur est la voie et la tombe est la porte
Ouvrtes sur le seuil de cette éternité
Où croît, en attendant votre pâle cohorte,
Le mystique lys d'or de la félicité.

Souffre donc, vil troupeau, souffre sur cette terre;
La mort éclaircira pour toi le grand mystère.
Souffre dans ton esprit, dans ta chair, dans ton sang;
Prête sans murmurer ton muscle obéissant;
Continue à verser dans le sillon du monde,
Cette sueur toujours pour tes maîtres féconde,
Cette sueur qui germe, et d'une moisson d'or,
Pour d'autres que pour toi fait mûrir le trésor;
Souffre, épuise-toi, fais ton labeur sans relâche;
Baise en pleurant ton joug; sue et meurs à la tâche;
Du fond de ta détresse et de tes jours obscurs,
Aux lointaines lueurs de tes destins futurs,
Regarde bouillonner dans sa fangeuse ivresse,
Ainsi qu'un flot troublé, qu'un flot plus troublé presse,

La cynique tribu des fous et des catins
Dont l'exemple s'impose à nos honneurs éteints ;
Vois se précipiter la grande farandole,
Qui se pousse et se vautre entre sa double idole,
Sans vergogne allumant l'encens de ses amours
Aux pieds de tous les dieux de tous les carrefours ;
Promenant tour à tour son culte frénétique
Du Mercure voleur à la Vénus publique ;
A la Bourse le jour, le soir au lupanar,
Comme il sied à des gens de qui l'esprit pratique
Mène de front le jeu, l'amour et le hasard ;
Vois bondir, en hurlant, l'immonde bacchanale
Le masque au front, montrant sa face bestiale,
Aux applaudissements du cortège hébété
Qui suit des rois du jour la marche triomphale,
Jusqu'au charnier sanglant où meurt leur majesté ;
Vois le vice doré dont l'ardente cohue
A toute volupté rit et se prostitue ;
Qui, mêlant le profane au saint, d'un zèle égal,
Pratique le carême après le carnaval,
Et quand Mabile ferme, à l'église se rue ;
Et pour te consoler des rigueurs de l'hiver,
Dis-toi que ces maudits sont voués à l'enfer,
Et que celui qui pèse, en haut, tout sacrifice,
Doit plus tard en bonheur rembourser ton supplice.

Et cheminaient toujours en essuyant leurs pleurs,
A travers la cité des terrestres douleurs,
Ces ingénus plongés aux vagues perspectives,
Religieux mirage où les moines prêcheurs
Du divin océan leur montraient les eaux vives.
Et l'hiver, un instant, dans son œuvre troublé,
Reprenait place au ciel de nouveau revoilé ;
Et pour mieux étouffer le cri des litanies,
Montant des profondeurs du cercle désolé,
Mozart et Beethoven prêtaient leurs symphonies.

Le salon, cette année, eut parmi les tableaux
Où daigna se pâmer certaine bourgeoisie,
Beaucoup d'effets de neige : ils furent trouvés beaux.
C'était encor l'hiver, l'hiver en effigie,
Qu'on pouvait contempler l'œil calme, les pieds chauds.
La critique applaudit : jusqu'à la Poésie
Qui crut devoir aussi rimer quelques rondeaux.

Ah ! vous avez raison, artistes de la lyre,
Artistes du pinceau ! L'hiver a son sourire.
Par qui possède assez de rentes pour l'été,
L'hiver facilement peut être supporté ;
Et que font l'avalanche et la glace et l'orage
A qui reste chez lui prudemment, et voyage,
Parcourant l'univers, traversant les saisons,

Mangeant bien, buvant bien, les pieds sur les tisons ?
L'hiver, pardieu ! n'a rien de trop désagréable,
Quand on a bourse pleine et qu'on tient bonne table.
Avec les soupers fins, la valse, l'écarté,
Pour les gens comme il faut l'hiver vaut bien l'été.
A l'orchestre ! gentils pinceurs de rimes rares,
Virtuoses bruyants, ménestrels, troubadours,
Qui faites de Bréda le Tibur de nos jours ;
Et grattez galamment vos petites guitares
Sous les petits balcons où logent vos amours !
A l'orchestre ! accordez vos aimables fanfares,
Et servez aux *Marcos* vos stances pour desserts.

Le mauvais temps s'en va. Voici venir les roses.
Le chevalier Printemps voltige dans les airs,
Jeune et frais jardinier aux mains encore closes,
Qui descend de l'azur pour fleurir l'univers.
En attendant que fleurs et feuilles soient écloses,
Enflez vos chalumeaux, et dites dans vos vers,
Que tout est pour le mieux dans ces obscures causes
Qui jettent l'indigence en pâture aux hivers.

Chantez donc, peignez donc, artistes et poètes :
Vive l'hiver ! l'hiver est la bonne saison,
Sans lui les casinos feraient maigres recettes,
Et devant les déserts de leurs vides banquettes,

Messieurs les directeurs fermeraient leur maison.
Chantez, peignez l'hiver; chantez l'hiver qui porte
L'avenir des moissons sous son blême manteau;
Peignez la blanche neige, et tirez le rideau
Sur la misère en deuil qui meurt à votre porte.

1867.

A VICTOR HUGO.

LE PRINTEMPS

**Avril revient baiser les mousses ;
Chaque buisson, chaque bosquet,
Du jet de ses premières pousses
Se tresse un modeste bouquet.
L'eau fume, en courant, sous la haie ;
Dans la neige de l'épinier,
La bergeronnette bégaie
Les notes du chant printanier.
L'herbe rit, le bois se parfume :**

De ses invisibles ruisseaux
La sève gonfle les rameaux.
Comme un flambeau qui se rallume,
La vie, en ses aspects divers,
Vient ressusciter l'univers.
C'est le réveil ! l'aube emperlée
De tous les rubis odorants
Qui sortent à la fois des flancs
De la terre renouvelée !
De leurs étoiles constellée,
La campagne, ouvrant son trésor,
Brode sa robe vert et or.
Comme une vierge qui s'apprête,
Elle s'habille pour la fête,
Que vient d'ouvrir le jeune Dieu
Dont les regards sont faits de feu.

C'est le gai matin de l'année !
L'heure charmante ramenée,
Où, par les sons et les couleurs,
Par les musiques réunies
Des voix, des brises, des senteurs,
Par les merveilles infinies
De toutes ses douces splendeurs,
La nature, aux chastes ardeurs,

Entremêle ses harmonies
Dans les oiseaux et dans les fleurs !

Salut à cette heure vermeille,
Par qui l'hiver est désarmé,
Et qui, dans son vol embaumé,
Verse sur le monde charmé
Tous les bouquets de sa corbeille !

Elle a des roses dans les mains,
Des roses sur le front, des roses
Sur ses lèvres à demi closes ;
A chacun de ses pas divins,
Les fleurs pleuvent sur les chemins.
Comme un enfant qui sent ses forces,
Le bourgeon de ses langes sort ;
Brisant le lacet des écorces,
La feuille éclate et prend l'essor.

Salut à l'heure qui s'avance,
Dans sa pure magnificence,
Sur la route des cieux sercins !

De leurs délicates corolles,
Les éphémères primerolles
Prêtent les gracieux écrins

Aux plates-bandes des jardins.
La jacinthe svelte, élancée,
Dresse ses grappes ; la pensée
Lisse et nuance son velours.

Des éclosions tous les jours.
A chaque instant une naissance.

Ici le lilas qui balance
De ses panaches violets
Les boutons endormis encore.
Là, les clochettes des muguetts,
Qu'on dirait faites tout exprès
Pour rendre l'arome sonore.
Puis les tulipes, les œillets.

Épanouissements complets.

Le corchorus, couleur d'aurore
S'enlace autour des arbrisseaux ;
La vigne-vierge les festonne,
Et le chèvrefeuille couronne
Le front mouvant de leurs berceaux.

Des fleurs partout. Partout la vie.
Partout le parfum et l'accord.

Feuilles au bois ; dans la prairie,
Pâquerettes et boutons d'or.
Un vrai fouillis, un pêle-mêle,
Un étalage sans pareil
De tout ce qui, sous le soleil,
A la loi des astres fidèle,
Germe et renaît à leur réveil.

Ce ne sont que des touffes blanches,
Des fraîcheurs, des sonorités,
Des tourbillons, des avalanches
De verdure et de clartés ;
Des myosotis, des pervenches ;
Ce ne sont que bruits et gaietés,
Qu'ailes frémissant dans les branches,
Que murmures de tous côtés.

Les violettes, les narcisses,
Aux souffles glissant dans l'azur
Livrent l'âme de leurs calices ;
Le lierre grimpe à chaque mur,
Sous sa grave tapisserie ;
Voilant avec coquetterie
Les lézardes, filles du temps :
Ravissante supercherie,
Doux artifice du printemps.

Aux faites moussus des chaumines
L'iris accroche ses racines ;
Le trèfle pousse dans les champs.
L'ajonc hérissé les bruyères.
Houpes d'argent des marronniers,
Houpes d'or clair des ébéniers
Fondent leurs nuances légères ;
Liserons, soucis et fougères
S'éparpillent dans les sentiers
Que rougissent les églantiers.

O charme ! ô fleur de la jeunesse !
O printemps, grâce des beaux jours !
O printemps, suave promesse !
O printemps, première caresse !
O printemps, saison des amours !
Ton effluve mystérieuse,
Passant sur la création,
Du grain dormant dans le sillon
Agite la sève frileuse,
Et du chêne à l'humble grillon,
Jusques sous l'eau silencieuse
Comme un trait plonge son rayon.

Par toi, dans les gouffres de l'onde,
Le peuple sourd des vastes mers,

Sur le lit des varechs amers
S'allume à l'ivresse féconde
Dont tu vas embrasant le monde.
Tu fais courir le même feu
Dans la mer sombre et le ciel bleu.
L'air et le flot, ces deux abîmes
S'emplissent d'électricité ;
L'aigle au front orageux des cimes
Jette son cri de volupté ;
Le désert rugit, le bois chante ;
L'arome, au soleil emprunté,
S'unit aux fibres de la plante ;
Secouant le luxe indompté
De sa crinière aux vents flottante,
L'étalon, fier de sa beauté,
Répond à l'appel agité
De la cavale hennissante.

O printemps ! lorsque tu parais,
Tu resplendis sur toutes choses,
Sur les rossignols et les roses,
Sur les ruisseaux et les forêts !

Ainsi le veulent les décrets
Que de ses obscurs tabernacles

Lance, au dire de ses oracles ,
Le grand Maître de l'univers.
Ainsi reviennent les miracles,
Et les beautés et les spectacles
Des champs joyeux et des prés verts.
Ainsi renaissent les concerts,
Les annuelles symphonies
Des eaux, des feuilles et des airs :
Adorables monotonies,
Où l'homme, aux sourires du ciel,
Aime à mêler l'accord cruel
De ses barbares harmonies.

Fais-toi donc belle pour ton roi,
Nature, ineffable nature !
Prends ta plus charmante parure ;
L'homme se moque bien de toi.
Livre aux zéphyrus ta chevelure
De feuillages et de verdure ;
Sur les forêts et les buissons
Répands les fleurs et les chansons ;
Dénoue, en riant, ta ceinture,
Comme aux jours appolloniens,
Où, dans les deux azurs païens
Des cieus et des vagues profondes,

Vénus baignant ses tresses blondes,
Sur les peuples orientés
Faisait, de leurs gouttes fécondes
Et pleines d'éblouissements,
Ruisseler les rayonnements.
Par toutes les sources de vie,
Verse au monde la volupté.
De bruit, d'arôme, de clarté
Inonde la terre ravie ;
Remplis l'univers enchanté
De toutes les formes de l'être.
Fais l'océan, la fleur champêtre :
Donne sa blanche écume à l'un,
A l'autre son léger parfum ;
Pour la dorade et l'hirondelle
Invente la nageoire et l'aile ;
Et dans la robe des lézards.
Mets les reflets de tes regards.
Cache l'oiseau dans les feuillées ;
Dans les herbes ensoleillées
Fais bourdonner les légions
Des innombrables scarabées,
Et voler les oisillons,
Frêles plumes, des nids tombées.
Brode les pentes des coteaux
Des franges tendres de l'acanthé ;

Couvre-les prés, pour les troupeaux,
De la luzerne nourrissante;
Souffle leur tiédeur aux ruisseaux;
Partout reluis, embaume, chante.

O nature, divinité !
Vierge-mère de toute chose !
Eternelle fécondité !
Eternelle métamorphose,
Source où boit le ver et la rose !
Que fait à l'homme ta beauté ?

Dans les oasis toutes vertes,
De sainfoins odorants couvertes,
Mêle aux bluets frêles et hauts
La flamme des coquelicots.
Au lit sablonneux des fontaines
Berce les grappes de cresson ;
Poudre d'or l'aile des phalènes ;
Comme la vague, par les plaines,
Courbe l'ondoyante moisson ;
Au sang rajeuni de nos veines
Verse, dans un secret frisson,
Tes plus amoureuses haleines ;

Qu'importe à ton maître hautain ;
Chaste nature enamourée,
Que ta robe soit diaprée
Des fraîches couleurs du matin ?

Ce qui tourmente sa pensée
Est pour lui bien plus sérieux
Que l'azur de retour aux cieux,
Que la fleur nouvelle, bercée
Par les brises, et caressée
Des papillons capricieux.

Il est de lointaines contrées
Où, sous le sol sauvage encor,
Coulent des rivières dorées,
Dont chaque flot est un trésor.
Ces terres, par lui déchirées,
Ont un charme plus attachant
Que le velours vert des prairies,
Que la branche d'où part le chant,
Que toutes les herbes fleuries,
Les lueurs du soleil couchant,
La nuit calme et ses rêveries.
Le bruit qui s'échappe du sol,
Quand jaillit la source maudite,

Vibre à son oreille séduite
Mieux que le chant du rossignol.
C'est là, vers cette autre Hespéride,
C'est vers son funeste horizon,
Que cingle le rêve cupide
Dont l'éclat trouble sa raison;
C'est là, que sa vieille folie,
Comme aux jours du fameux Dragon,
Vient échouer, toute remplie
Des mirages de la Toison.
Toison souveraine et fatale!
C'est en ton honneur qu'il bâtit
La caverne où se pervertit
Tout honneur et toute morale;
Cette bourse où le jeu maudit
Jette sa clameur bestiale.
C'est à ta lueur infernale,
Que du jardin de volupté
Il cueille la rose vénale.
Larmes de la virginité,
Vous séchez vite à la musique
De la poussière métallique
Qui paie aux vertus de ce jour
Les complaisances de "amour.

Que dis-tu, saison des fauvettes,

A travers l'éther où tu vas
Semant sur terre les lilas,
Les roses et les violettes?

Que l'homme est bien fou, n'est-ce pas?
Quand le bonheur fleurit ses pas,
Quand, près de lui la joie abond
D'aller, sur tous les flots du monde
Lançant sa barque et ses désirs,
Tenter la conquête inféconde
Des biens faux et des faux plaisirs.
Que dis-tu, lorsque toute ivresse
Enveloppe cet insensé
D'une atmosphère enchanteresse,
D'un charme par lui repoussé?
Quand toute brise le caresse,
Quand il va, mollement bercé,
Aux plus délicieux murmures
Du ciel, de la mer et des bois;
Quand tout pour lui prend une voix;
Quand l'air frémit dans les ramures;
Quand les parfums et les concerts
Glissent ensemble dans les airs;
Quand les yeux pâles de l'aurore
Teignent de rose les hauteurs;

Quand le soir empourpré colore
L'azur mourant de ses rougeurs ;
Quand la nuit, claire sous ses voiles,
Au sein du silence béni,
Sème le sable des étoiles
Dans les déserts de l'infini ;
Quand tout reluit, quand tout convie
Au saint festival de la vie,
L'homme-roi pour qui terre et ciel
Fondent leur baiser annuel ;
Que dis-tu, nature sublime,
De ses soucis, de ses efforts,
Pour vider, fût-ce au prix du crime,
La coupe de ces vains trésors
Qui ne grisent plus chez les morts ?

Tu dis que l'éclair qui l'anime,
Ne sert que sa férocité ;
Que mieux vaut l'obscur clarté
De l'intelligence animale
Que cette lumière fatale
Dont le front de l'homme est doté.

Misère de ce fier génie !

Courir, par la fièvre emporté,

Éventrer la Californie ;
Fouiller les flancs de ses placers,
Pour rapporter de leurs enfers,
La moisson jaune réunie ;
Au profit des ambitions,
Nourrir entre les nations
Le feu des luttes imbéciles ;
Confier aux religions
Le grain des superstitions
D'où sortent les haines civiles ;
Élever, au nom du progrès,
Casernes, prisons et palais ;
S'amouracher des hauts panaches,
Des brandebourgs et des soutaches,
Des galons et des cordonnets ;
Fondre des cuirasses, des casques,
Des biscaiens, des pistolets,
Et, comme on court après les masques,
Se ruer après les plumets ;
Pour des lambeaux de territoire,
Pour le feu-follet de la gloire,
Charger de poudre et de boulets
Quelque coulevrine nouvelle,
Portant plus loin, et plus mortelle ;
Prendre pour ce but merveilleux
L'enfant des cités dans la rue,

Celui des champs à la charue ;
Les jeter fous et furieux
Au delà de quelque frontière ;
Lancer l'étincelle de guerre
Au sein des tremblantes cités,
Pour obéir aux volontés
Sortant de la bouche du maître ;
Assassinant, sans les connaître,
Les proscrits et les révoltés,
Ne pas songer qu'on assassine,
Et croire que sur la poitrine
Un ruban rouge efface tout ;
Poursuivre d'iniques conquêtes
D'un bout du monde à l'autre bout ;
Diviniser les baïonnettes,
Voter des primes au canon,
Qui sait le mieux, fauchant les têtes
Dont il compose sa moisson,
Trouer ces murailles humaines,
Ramassis d'aveugles héros,
Mourant sous l'œil des généraux,
Comme aux temps des fêtes romaines,
Sous l'œil fauve des empereurs,
Mourraient les vils gladiateurs ;
Puis quand les routes sont semées
De vaincus morts ou de mourants,

Lorsque les cités enflammées
Font des linceuls pour leurs enfants,
Adresser au dieu des armées
Des *Te Deum* reconnaissants;
Proscrire l'art, la poésie
Qui veillent sur leur dignité,
En luttant pour la liberté;
N'honorer que la fantaisie
Des docteurs de servilité;
Aux plus malsaines jouissances
Prostituer tout ce qu'en lui
La vie avait mis d'innocences;
Des vanités boire l'ennui;
River tout ce qu'il a de force
Aux crochets de l'impure amorce
Du jeu, des filles et du vin,
Voilà tout ce qui préoccupe
Ce prétendu bâtard divin,
De lui-même éternelle dupe.

O printemps! tu renais en vain.

L'homme analyse toute cause.
Pour lui, dans le lit du fumier,
Le doux esprit des fleurs repose

Plus de mystère qui s'impose
A ses appétits curieux.
Il connaît le secret des dieux,
Débrouille leur légende obscure,
Et, d'un regard audacieux,
Sait déshabiller la nature.
A celui qui demande aux cieux
Sa plus rapide messagère;
Qui, pour saisir l'image au vol,
Prend le burin de la lumière;
Qui tire des veines du sol
De l'or et du charbon de terre,
Quel attrait crois-tu donc offrir?

Cher printemps, tu peux refleurir.

Tu peux de tes haleines douces
Tous les ans, rafraîchir les mousses,
Épaissir l'herbe des prés verts,
Peupler de nids tous les bocages,
Murmurer dans tous les feuillages;
L'homme rit bien de tes splendeurs
Dont il compare les douceurs
Aux sourires de ses maîtresses.
Pour lui, mêmes charmes trompeurs:
Mêmes mensongères promesses,

D'ailleurs, à ses délicatesses,
Rimmel suffit pour les odeurs.

Va-t'en printemps, va-t'en donc vite,
Tu ne vaux pas une pépite.
Pour notre âge d'agioteurs,
L'or sonnante est la fleur des fleurs.

BRUTUS (1).

Les vieux historiens de la ville éternelle,
Dans leurs récits, parfois voilés d'obscurité,
Mais d'où sort un parfum de pure antiquité,
De Rome et des tyrans racontant la querelle,

Disent qu'un citoyen de la grande cité,
Dont le nom contenait une injure cruelle,
Sous le manteau du fou, pour mieux triompher d'elle,
Cacha le bras qui sut frapper la royauté.

O souvenirs féconds des lointaines merveilles!
Tandis qu'ils vont criant partout que tu sommeilles,
Dans un lâche repos, sans fiertés, ni vertus,

Italie! en mon cœur plein d'espoirs contenus,
Pour les jours à venir, moi, je crois que tu veilles,
Cachant sous ton manteau le rêve de Brutus.

1847.

(1) La date de cette pièce explique suffisamment, je crois, ma pensée. Ai-je besoin d'ajouter que la royauté à laquelle je faisais alors allusion était celle de ces Tarquins au petit pied qui, à cette époque, se partageaient et opprimaient chacun un morceau de la Péninsule ?

AU VIEUX MONDE.

Réjouis-toi, vieux monde, en ta dernière orgie!
Plonge ta lèvre au fond de la coupe rougie,
Que l'esprit de la mort t'offre encore une fois ;
Ton triomphe est complet, vieux monde, chante et bois !

Du sang pur des martyrs qui partout coule et fume,
Sur ta couche de fleurs bois l'enivrante écume !
Bois ; il est déjà loin l'ouragan dont l'affront
Laissa tomber un jour sa foudre sur ton front !
Bois et chante ! La France — insensé suicide ! —
Après avoir lancé l'électrique fluide
A tous les vents qui vont soufflant sur l'univers,
De ses stupides mains se reforge des fers !
Elle a tout oublié : ses combats, ses conquêtes,
Du ciel de février les fougueuses tempêtes,

Leur tonnerre éclatant, leurs bruits contagieux,
Et l'écho spontané, brûlant, séditieux
Que les peuples, sortant de leur nuit politique,
Renvoyaient à l'appel de notre république!
Son oreille est fermée aux chants de liberté.
Malheur ! le souvenir d'un triomphe avorté
Ne parvient même pas, vaine et stérile flamme,
A rendre un peu de vie aux cendres de son âme !

Chante donc au fracas des remparts écroulés,
Des chefs-d'œuvre des arts par l'obus mutilés ;
Aux sinistres lucurs que des torches royales
Allument, en ton nom, au front des capitales,
Chante et danse, vieux monde, et foule sans souci
La terre où sont les corps de Blum et de Bassi !

Alors que la misère aux baisers d'annélides,
Pompe la vie aux flancs des nations morbides ;
Que la soif et la faim, ces deux cancers jumeaux,
Des squelettes vivants enfièvrèrent les cerveaux,
Comme les dieux cruels de la Grèce païenne,
Dresse de tes festins la table olympienne ;
Parfume, en même temps, ta bouche et tes regards,
Des lascives amours, des saoureux nerfs,
Pour que, nouveau Tantale, en face du mirage
Dont son rêve éternel poursuit l'ardente image,

Le peuple, de souffrance et d'envie aliaite,
De son double tourment double ta volupté.

Afin de mieux jeter un voile sur tes crimes,
La calomnie est là, bavant sur tes victimes;
Dans l'écusson d'honneur elle met tes héros,
Tes Radetzki, sanglants et sinistres bourreaux;
Au fond de ses déserts la lointaine Russie
Du Czar Pierre le Grand poursuit la prophétie;
Le nuage du nord roule vers l'occident;
Des vicaires du Christ le dernier descendant,
Pie IX, pape-soldat que l'intrigue maîtrise,
Veut rendre l'âme humaine au boisseau de l'église;
La jeune liberté recommence son duel,
Emportant les meilleurs au fond de son cercueil.
Kossuth, Bem, Dembinski, proscrits dans leur patrie,
Laissent rentrer au joug l'héroïque Hongrie;
Venise épuise en vain le sang de son lion;
Rome cède aux boulets et l'extrême-onction
Tombe sur nos soldats, pieuse récompense,
Bien digne de solder les canons de la France!

Ainsi, tu te crois maître et roi de l'avenir,
Vieux monde condamné qui vas bientôt finir!

Tes pontons, en effet, et tes conseils de guerre
Peuvent, quelques instants, bâillonner la misère;

L'astre de Loyola, d'un éclat infernal,
Peut faire encor briller la fleur du capital;
Mais ton heure a sonné! tes bourreaux, tes supplices,
Ressuscitant partout l'ère des sacrifices,
Et le cercle de fer que, depuis quelques mois,
Tracent autour de nous les derniers de tes rois;
Tout ce noir tourbillon de meurtre et de vengeance,
Prêt, au premier signal, à crever sur la France,
Ne verront pas d'un jour ton destin arrêté,
Et ma voix, s'échappant de mon sein irrité,
Jette cette menace à ton ivresse immonde :

Pour la dernière fois, réjouis-toi, vieux monde!

1849.

LE LAMPION.

Vingt-quatre février ! étincelante date,
Où l'avenir reluit en sa triple unité !
Le peuple, ce jour-là, comme la foudre éclate
Sur le front de la vieille et pâle royauté.

De la réaction l'adoration plate
Chante la blouse alors, puis, le vainqueur fêté,
La fraternité crève, et la victoire rate,
Comme un mousquet brillant mais sans solidité.

Ainsi s'efface, hélas ! comme dans une brume,
Le triangle fécond qui rayonnait dans l'air !
La liberté retourne à ses chaînes d'hier.

Le saint enthousiasme en huile se consume,
Et notre république, éblouissant éclair,
N'est plus qu'un lampion qui s'éteint et qui fume !

1849.

LE REPOS.

Quand la terre a reçu les caresses du Dieu
Qui l'étreint, en vainqueur, sous ses baisers de feu ;
Quand son puissant époux, aux vigueurs éternelles,
De ses germes féconds a gonflé ses mamelles,
Et que de cet hymen les fertiles transports
Ont fait pousser dans l'ombre et mûrir leurs trésors ;
Mère épuisée, après cette sublime tâche,
La terre se repose et se donne relâche,
Pendant que de ses fils le frémissant essaim
Suce la vie aux flots qui coulent de son sein.

Par ce repos, ainsi, l'épouse ranimée
Attend, tranquillement, la présence enflammée
Du Dieu qui, renaissant à d'immortels amours,
Est le père fécond des hommes et des jours.

O liberté ! génie aux invincibles flammes !
N'es-tu pas le soleil où s'allument nos âmes ?
Et quand tu disparais, n'est-ce pas, Liberté,
Pour laisser reposer aussi l'humanité ?



Les deux pièces de vers qui suivent semblent filles de deux ordres de pensées bien opposés. La distance qui sépare leur apparition explique, du reste, la différence de leurs inspirations.

Dans la première, celle qui date de 1839, et que je reprends dans un volume de poésies publié par moi sous le titre de : *Hier et Demain*, la croyance religieuse à l'intervention providentielle dans les affaires de ce monde est le sentiment qui domine ; c'est l'heure de la jeunesse et de la foi, qui croient à l'inaltérable existence du droit, à une protection supérieure et divine de la justice et de la liberté. Le souffle des lectures bibliques y ramène constamment les images dont abondent les saintes Écritures. C'est l'œuvre du jeune homme qui entre dans la vie avec toutes les ferveurs,

et qui, par une logique naturelle, prend pour des réalités prochaines et inévitables les promesses brillantes mais trompeuses de ses rêves enthousiastes.

Dans la seconde, l'homme mûr a pris la place du jeune homme. Le rêve se tait, le doute a la parole.

En présence des iniquités de tout genre qui oppriment et déshonorent les sociétés, le poète se demande presque pourquoi, Dieu existant, le crime triomphe parfois si heureusement et si insolemment, et si l'humanité, au lieu d'obéir aux lois mystérieuses d'une évolution pacifiquement progressive, n'est pas, comme l'animal aveugle qui tourne sans cesse dans le même cirque, condamnée également à tourner dans un cercle où la civilisation finit toujours par retrouver devant elle le spectre périodique de la barbarie.

Alors un cri de colère sort de sa bouche indignée, et devant la Pologne foulée aux pieds, égorgée, pendue, violée, incendiée, torturée de toutes les façons, il ne peut s'empêcher de maudire le tortureur, et de s'étonner que les nations, qui se disent religieuses, n'aient pas déjà couru sus à la Russie comme on court

sus à une bête fauve qui désole une contrée. Peut-être, après tout, sommes-nous trop bons chrétiens pour verser le sang ? Peut-être attendons-nous que le loup pardonne à l'agneau ? que la Russie embrasse fraternellement la Pologne sur les deux joues ? que le bourreau desserre le cou de sa victime et lui demande le baiser de l'oubli ?

S'il n'est pas rationnel de nourrir une pareille illusion, c'est du moins naïf. Cela prouve qu'on ne désespère pas entièrement du repentir des méchants et que l'on attend leur conversion d'un jour à l'autre.

Quoi qu'il en soit, le martyre d'un peuple continue. Le sang a cessé de couler aussi abondant, mais l'absorption, plus lente, se fait tout aussi impitoyable, tout aussi sûre, par des moyens en apparence moins barbares, mais aussi abominables en réalité. Ce n'est plus le corps que l'on tue, c'est l'esprit ; ce n'est plus l'homme que l'on pend ou que l'on égorge, c'est son âme qu'on assassine.

Moins de fusillades, mais plus de sentences d'exil, plus de spoliations. Mouraview a fait son œuvre. Mi-

lioutine fait la sienne. Au gibet succède la procédure. L'expropriation en grand efface jusqu'aux derniers vestiges d'une race vaincue et condamnée.

Encore quelque temps, le nom de la victime lui-même ne sera plus qu'un souvenir, et sur sa tombe l'histoire pourra tracer l'inscription mortuaire :

ICI GIT LA POLOGNE!

POLOGNE ET FRANCE

POLOGNE ET FRANCE

LA POLOGNE.

Ma sœur, j'ai bien souffert depuis longtemps ; ma vie
Est un râle de mort, une horrible agonie,
Et je n'ai plus aux yeux de larmes pour pleurer.
Mon maître est un démon qui presse mes entrailles,
Pour sucer, après tant d'horribles funérailles,
Le dernier jet de sang qu'il croit y rencontrer.

Mais je m'épuise, enfin, et mes veines tarissent.
Toute nue, à l'air froid, mes membres se raidissent
Sous le vent glacial qui souffle du tombeau ;
Et le grand aigle noir dont le bec me déchire,
Le grand aigle, couché sur moi, comme un vampire,
En est à mon dernier lambeau.

LA FRANCE.

Ma sœur, quand Israël s'était rendu coupable,
Dieu déchaînait sur lui sa colère implacable,
Et le courbait cent ans sous la captivité;
Et les fils du Jourdain, pendant la longue épreuve,
Redisaient, chaque jour, aux eaux d'un autre fleuve,
Les chants de leur patrie et de la liberté.

Et puis, longtemps après, quand l'heure était venue,
L'ange libérateur descendait de la nue,
Et leur disait à tous : « Marchez; Dieu vous bénit ! »
Et des champs de Sion la veuve solitaire,
Jérusalem, chantait comme une épouse-mère,
Qui revoit tout à coup l'enfant qu'elle perdit.

Plus tard, lorsque le monde, appelant son Messie,
Voulut voir des vieux temps la promesse accomplie,
Les pontifes des Juifs mirent Jésus en croix;
Car il était écrit qu'à la terre épuisée,
Pour laver sa souillure, il fallait la rosée
Faitte du sang du roi des rois.

Acceptez comme lui votre rôle sublime,
Car il n'est pas à tous donné d'être victime :

Suez, comme le Christ, votre sueur de sang;
 Buvez, sans rien laisser dans le fond du calice;
 Dieu qui vous voit d'en haut pèse le sacrifice
 Et juge les bourreaux qui fouillent votre flanc.

Écoutez : quelque chose gronde
 Dans le ciel sillonné d'éclairs.
 L'œil du Seigneur est sur le monde,
 Et sa voix parle au fond des airs.
 A genoux ! et faisons silence.
 Voici que l'Éternel s'élance
 Et plane sur les trônes d'or,
 Comme l'oiseau porte-tonnerre,
 Quand sur les cimes de la terre
 Son aile abaisse son essor.

Courbez-vous, puissances royales !
 C'est à vous, à vous que sa voix
 Jette ces paroles fatales :

DIEU.

Ma main se retire des rois.
 En eux j'avais mis ma justice,
 Comme une armure protectrice
 Sur chaque front de nation.

Mais ma volonté fut trahie.

Arrière cette race impie

Qui mentit à sa mission!

Qu'elle tombe du rang superbe

Où son Créateur la plaça;

Desséchée, et plus bas que l'herbe

Où le vent du désert passa!

Comme la flamme, mon haleine,

Volant avec la mort soudaine,

Séchera la pourpre à leurs reins;

Et mon glaive, comme la foudre,

Ne laissera d'eux qu'une poudre,

Mêlée à celle des chemins.

Et toi qu'ils croyaient voir, terre de deuil jonchée,

Éteinte, et pour toujours au sépulcre couchée,

Ma voix endormira les gardes du tombeau.

Je t'illuminerai des éclairs de ma face;

De tes tyrans courbés, dont j'éteindrai la race,

Les bandeaux réunis formeront ton bandeau.

1839.

LE POÈTE.

Dieu n'est pas le plus fort. C'est toujours même crime.

Toujours même bourreau! toujours même victime!

Dieu n'a pu délivrer la Pologne du Czar.
L'aigle noir boit toujours à la coupe fumante,
Que notre sœur du Nord de sa veine alimente ;
Le droit attend toujours justice du hasard.

Comme sous Nicolas, le Cosaque sauvage
Sème sur les cités le meurtre et le pillage,
Fusillant, violant, pendant sous l'œil du chef.
Rien n'est changé : châteaux pillés, villes en cendre ;
L'œuvre des Romanow s'achève en Alexandre :
Après les Paskiewich viennent les Mourawieff.

Et des toasts sont portés par les ducs de Russie
Au monstre dont l'épée égorge Varsovie !
Le Czar lui-même bat des deux mains au bandit !
Et l'Europe, devant cette main meurtrière,
Pour la couper, d'un coup, ne court pas tout entière !
L'Europe tient conseil quand un peuple périt !

Sous le fer et le knout, quand ce peuple agonise,
La politique écrit, parle, diplomatise.
Homme-tigre, caché sous l'habit de soldat,
Tandis qu'un Mourawieff, agenouillé sur elle,
Fouille au cœur la Pologne, à son maître rebelle,
L'Europe assiste en paix à cet assassinat.

Le sang, le dernier sang d'une veine épuisée
Tombe inutilement. L'héroïque rosée

Rougit en vain le sol où dorment les grands morts.
Sobieski, Kosciusko sont couchés dans leurs tombes,
Et le Russe accomplit ses larges hécatombes,
Sans souci de l'Europe ainsi que sans remords.

O mystère! est-ce là l'unique loi du monde,
Que l'homme, armé, sans fin, d'une haine inféconde,
Soit l'éternel tyran de l'homme révolté!
Dieu ne serait-il donc qu'un fantôme, un mensonge?
Et l'homme, aux vains éclairs de son céleste songe,
Va-t-il vers l'esclavage ou vers la liberté?

UNE VOIX.

L'homme marche au rayon, mais en passant par l'ombre.
A ses regards voilés le ciel est encor sombre ;
L'effroyable vapeur de tout le sang versé
Lui cache, en s'exhalant, l'étoile rédemptrice.
Il monte, résigné, le sentier du supplice,
Ne voyant devant lui que le gibet dressé.

Mais l'auréole luit derrière le Calvaire ;
L'ombre va s'effaçant ; le Golgotha s'éclaire,
Et de douces blancheurs éveillent l'horizon.
Du courage, vaincus de tous les despotismes,

Encore quelques jours de luttés, d'héroïsmes,
L'esclave aura brisé les fers de sa prison.

Et de tous ces vautours, de toutes ces hyènes
Qui vont se repaissant des nations humaines ;
De tous ces bons pasteurs qui mangent leur troupeau ;
De tous ces demi-dieux dont le culte farouche
Fait la guerre à l'idée et lui met sur la bouche
Le bâillon qui la scelle ainsi qu'en un tombeau ;

Du glaive, du fusil, du knout, de la potence,
Du cachot, noir séjour creusé par la vengeance,
De l'exil, autre enfer par la peur inventé,
Il ne restera rien que ce que laisse un rêve ;
Et l'homme sentira, rajeuni dans sa sève,
En lui s'épanouir une autre humanité.

17 août 1863.

LES DEUX MAREES.

Entendez-vous ce bruit? c'est le flot qui s'avance,
Emplissant l'air profond de sa rumeur immense.
Il monte, irrésistible, et, l'immobile écueil
Qui, vieux géant des mers, debout, dans son orgueil,
Prétendait arrêter sa course envahissante,
N'oppose à son élan qu'une force impuissante.

Le flot grandit toujours : sur le rocher qu'il bat
Il poursuit, en grondant, son sublime combat;
Comme un coursieur fougueux qui se cabre, et qui fume,
Il monte... Le rocher s'efface sous l'écume...
La lutte cesse alors, et le géant marin
Sent sur son front vaincu rouler son souverain !

Ainsi le flot vivant que le temps pousse et mène,
Bat le roc du passé de sa marée humaine.
Ainsi, de jour en jour, les générations,
Le sein gonflé de vœux et d'aspirations,

Roulent, en murmurant, et chassant devant elles
Une nouvelle écume et des vagues nouvelles.

Le vieux roc lutte encor, mais il sent à son flanc
L'impitoyable choc de l'Océan croissant.

Il a beau défier les ondes courroucées,
L'Océan, tout chargé d'hommes et de pensées,
Èlève incessamment l'inévitable flux,
Qui doit ensevelir ses efforts superflus.

Pour un dernier combat vainement il se dresse...
La victoire est au flot qui l'entoure et le presse,
Et qui, passant sur lui, jeune, ardent, irrité,
D'un linceul éternel couvre sa majesté !

14 février 1855.

NOËL

A M. GREGORY GANESCO.

C'est avec cette pièce de vers, accueillie par vous dans le *Nain Jaune* de 1867, que je suis rentré dans la vie littéraire active. En vous la dédiant je ne fais qu'acquitter une dette de cœur.

CH. WOINEZ.

I

Noël ! que nous veut donc ce dicton hébraïque ?
Noël ! j'ai cru jadis qu'il annonçait le jour,
Et que du blond Jésus l'auréole mystique
Était l'aube des temps réservés à l'amour.
J'ai cru que l'Enfant-Dieu, que l'Eglise nous prêche,
Entre l'âne et le bœuf ruminant dans la crèche,

N'était pas vainement né des germes bénis
De deux chastes époux pour un mystère unis ;
J'ai cru, — j'avais vingt ans, âge d'or des croyances,
Ciel des illusions, jardin des espérances ! —
J'ai cru que Jupiter, par le Christ détrôné,
N'était plus qu'un vieux mythe, à l'oubli condamné ;
Que ce symbole impur des légendes finies,
Avec l'Olympe entier, gisait aux gémonies,
Où les peuples, traînant leurs idoles d'un jour,
De leurs dieux immortels se défont tour à tour.
Le vieux mythe est debout ; le doux christianisme
N'est qu'un masque voilant l'antique paganisme.
La force est toujours reine et la fatalité
Pèse, comme autrefois, sur tout front révolté.
Misère et deuil ! Le sang est la source éternelle
Où s'abreuve la soif des modernes faux dieux ;
La même vapeur rouge ensanglante les cieux ;
Les cultes, que le temps balaie ou renouvelle,
Se succèdent sans rien changer au vieil esprit :
C'est leur vêtement seul que la foule proscrit ;
De Python, endormi, la peau seule est mortelle,
Et n'emporte jamais le venin avec elle :
La superstition le couve et le nourrit.
Le temps a beau rouiller l'arme des aruspices,
Le bûcher, plus cruel, reprend l'œuvre du fer,
Et le sceau rajeuni des anciens sacrifices.

Calchas, depuis longtemps, dort couché dans sa tombe;
Mais l'égorgeur sacré, que la Grèce allaita,
Revit dans Dominique et dans Torquemada;
L'inquisition sainte agrandit l'hécatombe;
L'auto-da-fé pieux venge le Golgotha.
L'Eglise tient la torche et le feu purifie;
Un grand *san-benito* s'étend sur l'univers;
La haine a refermé les cieux un jour ouverts
Le fanatisme, juge et bourreau, sacrifie
Tous les pestiférés de la philosophie,
Et, contre son étreinte, incapable d'effort,
Aux sinistres lueurs de la torture ardente,
On sent, qu'accomplissant la vision de Dante,
L'humanité descend les cercles de la mort.

II

Noël ! joyeux Noël ! tu ne fus qu'un mirage,
Une vaine lueur dans une horrible nuit,
Un rayon impuissant à percer le nuage
Du barbare passé dont l'ombre nous poursuit.
Tu t'es trompé, Jésus, en pensant que la haine
Sur ton divin cadavre allait fraterniser,
Et, dans l'embrassement d'un immense baiser,
Boire l'amour au flot échappé de ta veine.
Fou sublime ! ta mort fut un remède vain.
Tu t'es trompé : le monde au flanc gardé l'ulcère
Qui, le rongant hier, le rongera demain,
Et le même vautour irrite de sa serre
Les palpitations du Prométhée humain.
Que t'ont servi, Jésus, et ta sueur sanglante,
Les imprécations des stupides soldats,
Les verges et les clous, et ta chair palpitante
Sur l'arbre où tes bourreaux étendirent tes bras ?
Des temples déguisés souillant les frontispices,
Sous la robe du Christ dénoncent Jupiter.

Qu'ont servi ton supplice et ta dure agonie?
Toi qui t'imaginais rédimer l'univers,
Tu n'as fait par ta mort, trop résigné génie,
Que souder l'âme humaine à ses antiques fers,
Et ta doctrine, chère à toute tyrannie,
Depuis saint Constantin, meurtrier couronné,
A tout bétail humain est un frein destiné.
Ton évangile, plein d'étranges défaillances,
Pacifique tribun, transige avec César.
César l'a bien compris .. va, tu viendrais trop tard,
Si, comme aux jours lointains des païennes vengeances,
Par un nouveau miracle appelé parmi nous,
Tu prétendais savoir ce que, maîtres jaloux,
Grands-prêtres, magistrats, ont fait des espérances
Dont les peuples rêvaient l'idéal à genoux.

Idéal ébauché! fugitive promesse!
Jésus, pauvre Jésus, on te chante la messe,
Les cierges et l'encens fument en ton honneur,
Mais malgré les parfums et malgré les cantiques,
Malgré les chants dévots des saintes basiliques,
L'homme trahi commence à douter du Seigneur.

III

Spectacles douloureux à troubler la pensée !
Que voit-on sur la terre à l'heure où nous vivons ?
Dans ses plus sers instincts l'humanité blessée,
Les traîtres aux pavois, les justes aux prisons.
A l'ombre que la croix du Calvaire projette,
La fleur de l'esclavage éclot comme autrefois.
L'Espagne, au nom de Dieu se signe et fait la traite ;
Le Russe va, pendant la Pologne aux abois ;
L'Angleterre, d'orgueil et de peur affolée,
Veille au pied du gibet de l'Irlande étranglée ;
L'imbécile Turquie, aux ordres du sultan,
Rougit de sang crétois les versets du coran ;
L'Amérique est en feu ; la mort règne ; la guerre,
De l'un à l'autre bout, déshonore la terre ;
Le Danemarck, vendu par son chef et livré,
Par la Prusse et l'Autriche est pris et démembré.
La France... parlons bas, amis, elle sommeille,
En attendant qu'un jour son âme se réveille.

L'Italie... écoutez! la vieille papauté,
Ne pouvant plus brûler, maudit l'impiété.
Pour tenir au niveau les fonds apostoliques,
Le sacré Vatican débite des reliques,
Et la philosophie, œuvre de Lucifer,
D'anathèmes frappée, est vouée à l'enfer.
Comprends bien, ô Jésus, pauvre douce victime,
Que si, toujours chargé de ton rêve sublime,
Tu rentrais dans le temple, afin de balayer
La bande des vendeurs, et de le dessouiller,
Tu reverrais encor se dresser le Calvaire
Où l'on força ta bouche et ton âme à se taire.
Jésus, sauveur manqué, ne reviens pas du ciel :
Le ciel indifférent est bien loin de la terre;
Ta lèvre y trouverait le calice de fiel,
Que tu vidas un jour en invoquant ton père,
Sourd devant les fureurs du peuple d'Israël.
Saint Pierre t'offrirait le vinaigre et l'éponge,
Et sur une autre croix s'achèverait ton songe,
Pendant que Barrabas, au juste préféré,
Trainant encor sa chaîne, et le fiel à la bouche,
Unirait les transports de sa haine farouche
Aux hurlements du flot qui l'aurait délivré.

IV

O Jésus! tu fus grand, ta passion rachète
La chimère nourrie en ton âme incomplète!
Jésus! je t'annistie avec le souvenir.
Mais Noël a trompé l'espérance du monde;
La leçon de la croix est restée inféconde,
Et j'attends pour chanter le Jésus à venir.

24 décembre 1864.

A VOLTAIRE.

Voltaire, on te maudit dans certain monde noir.
Tous les hibous sacrés te fouettent de leurs ailes,
Croyant éteindre ainsi ce qu'ils ne peuvent voir,
Sans qu'un rayon brûlant dévore leurs prunelles.

L'éclair de ta pensée aigrit leur désespoir.
Tristes oiseaux, amants des ombres éternelles !
Le jour triomphe : ils ont beau faire, beau vouloir,
L'âme humaine s'emplit de lumières nouvelles.

L'Église en vain te voue aux esprits infernaux :
Ton sourire est plus fort que tout son fanatisme,
Et l'enfer a senti ton puissant exorcisme.

Satan n'est qu'un fantoche aux mains des cardinaux,
Et l'homme, pour finir l'œuvre des temps nouveaux,
N'a plus qu'à mettre à mort un dernier fétichisme.

5 août 1867.

CARNAVAL

Il est des gens qui vont, au joyeux carnaval,
Lançant leur anathème imbécile et banal.
Ces jaloux de la joie, au plaisir sont peu tendres;
Le front morne, chargé d'un nuage de cendres,
Ils marchent dans la vie, austères, ténébreux,
Ne comprenant qu'un monde invalide comme eux;
Rêvant pour l'âme humaine une prise de voile;
A bonne intention taillant, cousant la toile
Où, comme au lit, toujours pour le trapiste ouvert,
Dans la sainte terreur des fagots de l'enfer,
L'homme ensevelirait, sous la nuit du silence,
Les élans condamnés de sa pâle existence.

Sombres logiciens, ces amants de la mort!
De tout ce qui se meut ils condamnent l'effort.
Leur dogme vient de loin; il commence à la lutte
Où des anges jadis se décida la chute;
A Satan le maudit, Satan le révolté,

Premier inspirateur de toute liberté.
De leur cerveau fiévreux, aux ténèbres en proie,
Le lugubre idéal, c'est un Dieu qui foudroie,
Un Dieu tyran, aveugle, impitoyable et sourd,
Sur son œuvre pesant d'un poids stupide et lourd;
Un despote vainqueur qui de l'homme se venge,
Après avoir appris à se venger de l'ange.

Vous les reconnaissez, ces êtres hébétés,
Eternels proscripteurs de toutes voluptés,
Ces eunuques du cœur, ces *castrati* de l'âme,
Chez qui, dans aucun temps, ne brûle aucune flamme;
Qui, précoces vieillards, n'ont jamais eu vingt ans,
Et voudraient sous l'hiver enterrer le printemps.
Vous les reconnaissez : ce sont toujours les mêmes ;
Bavant le même fiel et les mêmes blasphèmes
Sur tout ce qui rayonne ou qui s'épanouit ;
Sur la fleur de beauté dont le charme éblouit,
Sur l'amour, songe ardent de toute créature ;
Comme si tous ces biens que nous fait la nature,
Comme si la beauté, l'amour et le rayon
Devaient entraîner l'homme à sa damnation.

- Vous la reconnaissez cette chiourme qui traîne
Des superstitions la longue et lourde chaîne,

Qui, du jour où, d'un souffle encor vague, agité,
L'homme sentit en lui vibrer la liberté,
Se mit avec les dieux, menacés dans leur base,
De moitié dans le crime impuissant du Caucase.

Vous les reconnaissez ces bourreaux et ces fous.
Leurs yeux sont faits pour l'ombre, et ces hommes hibous,
Aveuglés des splendeurs qui troublent leur paupière,
Eteindraient le soleil par peur de la lumière.

Depuis qu'au feu secret des révélations
Les prêtres ont couvé l'œuf des religions ;
Que des buissons ardents d'innombrables Moïses
Sont descendus, portant les plans de leurs églises ;
Depuis qu'avec les rois ils se sont mis d'accord
Pour catéchiser l'homme et lui tracer son sort,
Leur haineux fanatisme ici-bas continue.
Athènes les a vus voter pour la cigüe ;
Rome, pour le bûcher, Londres pour le gibet ;
Constance brûler Huss, et Genève, Servet.
Florence les a vus, multitude cynique,
Forcer le pied de Dante à fuir la république,
Vouer aux *in pace* tout cœur fier et viril,
Et par le chevalet préluder à l'exil ;
Paris, tourmenteur bête à la fois et barbare,
Sur la place de Grève assassiner Labarre ;

Essayer d'étouffer, dans Voltaire et Rousseau,
La révolution encore à son berceau ;
Embastiller l'esprit, et jeter aux galères,
Les poètes gonflés de trop chaudes colères,
Pendant qu'au Parc-aux-Cerfs, harem occidental,
Louis le Bien-Aimé menait son Carnaval.

La Révolution ! un jour son souffle immense,
Passa, chargé d'éclairs, sur le front de la France.
A ce vent enflammé, le monde tressaillit,
Et le vieux fanatisme, épouvanté, pâlit.
Mais comme le roseau pliant sous la tempête,
Le monstre aussi, n'avait fait que fléchir la tête.
Après l'apaisement de ce souffle nouveau,
Le monstre était debout, droit comme le roseau.
Il l'est toujours ! c'est vrai ; mais à l'heure où nous sommes,
Ses ongles ne vont plus fouiller au cœur des hommes.
Le feu de ses bûchers ne les dévore plus.
Piloris, pendaisons, coins de fer, plombs fondus,
Tortures, cris, douleurs et supplices sans nombre,
Ne sont plus, du passé, que le cauchemar sombre ;
Au sépulcre des jours, à tout jamais il dort,
Cet autre Carnaval funèbre de la mort.

Grâce au diable ! le Dieu d'amour et de justice
Aux veines des martyrs n'emplit plus son calice.

Des Saint-Barthélemy l'holocauste odieux ;
L'arquebuse du Louvre, au plomb religieux,
Allant, des blanches mains du fils de Catherine,
Du Paris huguenot déchirer la poitrine ;
Ce Carnaval sanglant, monarchique, cagot,
N'est plus guère compris que de M. Veuillot.
Lui seul a le regret des choses disparues,
Et des drames sacrés du bourreau dans les rues.
Hélas ! tout est changé. Le temps, au vol fatal,
A métamorphosé le ton du Carnaval,
Et l'on roue un peu moins que du temps de nos pères
On dirait que le miel sort des dents des vipères.
Le prêtre se fait homme, et pour sauver son Dieu,
Dirige l'incendie et fait la part du feu.
Les Bridaine du jour, moins farouches, moins rudes,
Pesant mieux le degré de foi des multitudes,
Ne lancent plus aux cœurs des croyants indécis,
Que les traits innocents de foudres adoucis.
Le moindre sou versé dans le tronc de saint Pierre
Suffit pour racheter une existence entière,
Et l'on se moque bien de maître Belzébuth
Quand le porte-monnaie enferme le salut.

Carnaval hypocondre, aux lugubres grimaces,
Où nobles et bourgeois donnent l'exemple aux masses !

Carnaval, en effet ! car on ne voit que lui,

Lui partout, lui toujours, hier comme aujourd'hui.
Masques sur tous les cœurs et sur tous les visages;
Masques sur les esprits, masques sur les langages;
Masques de sentiment, masques de piété,
Masques d'opinion, masques de liberté.
C'est la fête du masque avec le monde née,
Et cette fête-là dure toute l'année.
Et voilà simplement, frères, voilà pourquoi
Tous ces masques, perdus dans leur grotesque effroi,
Ostracisent le rire et rêvent un carême,
Qui répandrait sur l'homme une odeur de saint-Chrême,
Et ferait de nous tous, si nous les écoutions,
Une race confite en génuflexions.

Ah! ces gens-là, vraiment, insultent la nature!
Qui donc arrachera leur masque d'imposture?
Qui? Moi; je veux avoir aussi mon carnaval,
Et jeter à leur face un jugement brutal.
Ainsi du temps de Rome antique, les esclaves,
Avaient trois jours entiers pour parler sans entraves,
Et tenir sous leurs pieds les maîtres insolents,
Un instant dépouillés de leurs pouvoirs sanglants.
On appelait cela les fêtes saturnales.
Les esclaves souillaient les palmes triomphales;
Revanche de vaincus, justice de proscrits,
Affaissant les vainqueurs sous trois jours de mépris.

Esclaves du présent, frères, qui nous empêche,
Armés du bon vieux droit, de faire aussi la brèche
Dans le songe doré de nos patriciens?
N'avons-nous pas trois jours pour être citoyens?
Voici le Carnaval ce père de la joie,
Qui passe en char, vêtu de plumes et de soie.
Allons, gai compagnon, profite du moment,
Jette-nous ta farine, et blague librement.
En avant! Arlequin, Pierrot, Polichinelle!
Que la fête des fous par vous se renouvelle.
Mêlez un grain de sel aux vapeurs de l'encens
Que l'adulation brûle au nez des puissants;
Dites-nous franchement si nous comptons pour hommes,
Et ce qu'il faut penser de l'époque où nous sommes.
Apprenez-nous si bourse et prostitution,
Ces deux reines du temps, font une nation;
Si les drames en chair, et les farces obscènes,
Et les tableaux vivants étalés sur nos scènes,
Ajoutent quelque chose au fleuron glorieux
Que sur son front portait la muse des aïeux.

Mais non : car ce sont là choses trop sérieuses,
Et qui sonneraient mal en ces heures joyeuses,
Où, tous les ans, Paris, sans jamais se lasser,
S'écrase à voir les bœufs et les masques passer.
Contentez-vous, pierrots, turcs, marquis et pailles,

De traîner mardi-gras devant les populaces.
Pailletez-vous, semez vos lazzis en chemin.
Quand le gaz en secret bouillonne dans le vin,
Pour ne pas éclater dans la cuve qui gronde,
Il faut que le ferment s'échappe par la bonde.
Comme le vin qui bout mystérieusement,
Nous aussi dans la tête avons notre ferment,
La gaité. Rions donc, le rire, c'est la porte
Par où notre santé veut que le ferment sorte,
Et puisque le cortège est en marche, allons voir
Le char des lauréats roulant vers l'abattoir.

23 février 1868.

1867

A GEORGES AVENEL.

I

Dans le linceul commun de toute chose humaine,
Quand la Mort, fossoyeuse impassible et certaine,
Couchait les Pharaons immobiles et froids;
Quand ces durs bâtisseurs de lourdes pyramides,
Sans souffle, sans regard et les lèvres rigides,
Rapportaient au néant leurs cadavres de rois;

Avant d'ensevelir leurs dépouilles rangées
Dans la muette horreur des mornes hypogées,
Tout le peuple, assemblé religieusement,
Des souverains défunts interrogeait la vie,
Et sur ses actions l'enquête poursuivie
Du dernier des fellahs portait le jugement.

Alors, si le verdict des foules justicières
Absolvait le passé des royales poussières;

Si nul crime trop noir n'estompait leurs vertus,
Alors, sous le coton sacré des bandelettes,
Les prêtres embaumaient les augustes squelettes
Dans leurs lits de granit en pompe descendus.

Mais que des rangs vengeurs des pâles multitudes
Montassent quelques voix, accusatrices rudes;
Que l'imprécation, grondant de quelques points,
Du despote expiré dénonçât l'infamie,
Le peuple dégradait la future momie,
Et le roc sépulcral comptait un roi de moins.

II

Comme les Pharaons, puisque te voilà morte,
Avant que l'oubli sombre en sa nuit te remporte,
Je veux t'interroger, vieille année, à mon tour.
Pendant les douze pas qui marquent ta carrière,
Réponds-moi, sur quelle ombre as-tu fait la lumière ?
Dans quel cahos as-tu fait resplendir le jour ?

Pourtant un bon génie avait, à ta naissance,
Fleuri ton frais berceau des fleurs de l'espérance.
Il avait sur ton front mis comme une clarté.
Où sont-elles ces fleurs d'illusions formées,

Et ces promesses d'or par tes lèvres semées,
Et ces fausses lueurs de notre liberté?

Où sont-ils ces éclairs qui portaient dans leurs flammes
L'émancipation et le réveil des âmes?

Ces rayons où sont-ils? Perdus, perdus au flot
Qui, de flux en reflux et d'orage en orage,
Ballotte nos regards de mirage en mirage,
Et du port entrevu nous arrache aussitôt.

Que de taches sur toi, funeste trépassée!
Tes mains ont resserré les fers de la pensée;
Le proscrit éternel, éternel résigné,
Continue à subir son douloureux supplice;
Des décrets de l'*Index* pieusement complice,
Au sang de quelques preux ton glaive s'est baigné.

C'est en vain qu'ébranlant la populaire fibre,
Un grand souffle a passé sur les échos du Tibre :
Grâce à toi, les échos étouffés se sont tus.
Du fond du Vatican, tabernacle mystique,
Le roi-prêtre a lancé la foudre catholique,
Et la Rome papale a fait feu sur Brutus.

Grâce à toi, sous le plomb des nouveaux Machabées,
Des cœurs se sont troués, des têtes sont tombées;
L'autel taché de sang reste victorieux;
Ses ennemis sont morts, dispersés, mis en fuite;

La révolution menaçante est réduite,
Et Pie IX peut bénir le fusil merveilleux.

Bravo! la guerre est juste et sacrée et permise,
Lorsque la balle tue au profit de l'Église.
Dans le calendrier de l'univers dévot
Tracez un nouveau nom, successeurs de Grégoire;
Enrichissez ainsi, parfumeurs de l'histoire,
La légende des saints du nom de Chassepot.

III

Pour toi, qui vis ces faits s'accomplir, que justice
Soit faite! va, maudite, et que ton nom périsse!
Que par l'oubli profond il soit vite emporté!
Et nous, dont au néant est tombé chaque rêve,
Ne désespérons pas, l'avenir qui se lève
Peut-être apporte-t-il plus d'un rêve avorté.

30 décembre 1867.

L'ALOÈS

Aux lieux où la terre flamboie,
Comme une mer aux vagues d'or ;
Où sous le simoun qui tournoie,
L'oiseau sent fléchir son essor ;

Où le ciel dévorant envoie
Sa flamme au désert qui se tord,
L'aloès lentement déploie
Le mystère de son trésor.

Mais vient l'heure, enfin, quoique lente,
Où, comme une bombe, la plante,
Brise sa gaine avec fierté.

Dans son calice ensanglanté,
Comme la fleur indépendante,
Éclate, un jour, la liberté.

KANUT

LÉGENDE DANOISE.

Au bord des flots amers à ses pieds amassés,
Kanut pensait, un jour, à ses crimes passés.
Sombre comme la mer déferlant sur les plages,
Et le front obscurci de sinistres nuages,
Il rêvait .. et pendant que, seul, morne, à l'écart,
Du rêve intérieur s'emplissait son regard,
D'éhontés courtisans, pour charmer son oreille,
De lâcheté faisaient effrontément merveille.
Ils chantaient ses vertus, son génie et son cœur,
Vils esclaves ployés sous le crime vainqueur;
Et comme si Kanut, majesté sans seconde,
Des éclairs de son sceptre eût fécondé le monde,

Ils l'appelaient Seigneur! mais Seigneur-Dieu s'entend :
Criant au dieu, songeur devant le flot montant,
Que des peuples nombreux, soumis à sa puissance,
Seul il était le bras et seul l'intelligence,
Et que bien au-dessus de ses frères, les rois,
Lui seul ne relevait que de ses propres lois.

Le despote lassé du miel des flatteries,
Au bruit des flots grondants suivait ses rêveries.
Devant lui rayonnait une image de sang,
Grandissant par degrés, par degrés rougissant.
Il détournait en vain les yeux; devant son âme,
Toujours étincelait le spectre aux traits de flamme.
Plus il cherchait à fuir, plus le spectre avançait,
Et plus, en s'avançant, le spectre rougissait.
Sur un trône, bâti de victimes humaines,
Le monstre assis, tenait un long faisceau de chaînes,
Dont le grincement sourd, lugubre, sépulcral,
Appelait sur sa lèvre un sourire infernal.
En stygmates sanglants, sur son front semé d'ombres,
Apparaissaient, profonds, des caractères sombres,
Dont le sens, flétrissant d'exécrables exploits,
Nomrait le meurtrier des peuples et des rois.

Devant l'inscription terrible, lamentable,
Le tyran reco nut le spectre impitoyable,

Qui burinait ainsi l'histoire de ses jours,
Et se montrait à lui, cruel, comme toujours.

« Démon, qui donc es-tu ? toi, qui prends mon visage,
« Et portes sur ton front : meurtre, viol, pillage ?
« Parle, Kanut jamais n'a connu la frayeur,
« Et toi-même, démon, ne peux rien sur son cœur. »

« Qui je suis ? qui je suis ? Je suis ta conscience ;
« Et tes sujets, déjà, m'appellent la vengeance. »

On dit, qu'épouvanté par l'apparition,
Kanut, comme ébloui de cette vision,
Ne pouvait détacher ses regards du fantôme,
Qui pesait sur les corps des martyrs du royaume.

Le flot, pendant ce temps, montait, et l'Océan
Envoyait son écume au siège du tyran.

Devant cette menace oubliant leur démence,
Les courtisans gardaient un stupide silence ;
Chaque nouvelle vague augmentant de fureurs,
Imprimait à leurs traits de nouvelles pâleurs.
Enfin, un flot plus fier et plus gonflé de rage,
Vint, comme s'il eût dû dévorer le rivage,
Renverser le trône où l'humaine majesté

Recevait les honneurs de la divinité.

Déjà le noble groupe, aussi lâche que traître,
Au courroux de la vague abandonnait son maître...

Le tyran l'arrêta : « Quelle est cette terreur ?
Cria-t-il, et Kanut n'est-il plus le Seigneur ? »

Puis, étendant sa main vers la mer bondissante :

« A mon ordre absolu, toi, sois obéissante.

« O mer ! n'avance pas davantage ! » A ces mots,
Et menace et tyran croulèrent sous les flots.

Alors, nous dit l'histoire, on vit l'hypocrisie,
Prêcher à ses valets leçon de modestie.

On vit Kanut leur dire : « Imbéciles ou fous !

« Mes nobles courtisans, eh ! bien, osez-vous

« Me comparer à Dieu, moi, l'enfant de la Terre,

« Qui n'ai pu de la vague empêcher la colère ?

« Sachez qu'un être seul commande aux éléments,

« Et pose une limite à leurs débordements.

« Son trône est dans les cieux. Lui seul peut dire : arrête !

« Au flot de l'Océan, au vent de la tempête.

« Cessez donc de donner à Kanut, roi mortel,

« Un nom qui n'appartient qu'à ce maître éternel. »

Bourrelé de remords, ainsi, le roi farouche,

De fausse humilité purifiait sa bouche.

Il se faisait petit, parce que sa grandeur,
Du prix qu'elle coûtait terrifiait son cœur;
Parce que les tyrans dans leur vie ont une heure
Où leur ambition, en secret, tremble et pleure;
Parce que des proscrits le chœur grave et plaintif
Les torture, à son tour, comme un bourreau tardif.
L'histoire ne fournit que trop de ces infâmes,
Qui d'un passé souillé croyant laver leurs âmes,
Font amende honorable, et, brigands convertis,
De poussière, un matin, couvrent leurs fronts maudits.
Ils vont jusqu'à fonder de riches monastères,
Et les prêtres pour eux reçoivent leurs prières.
Dans le calendrier des morts doux et pieux
Leurs noms brillent, ornés d'un nimbe glorieux.
L'encens, qui, pour eux, brûle au fond des cassolettes,
Purifie, en fumant, leurs reliques muettes,
Et la foi croit les voir au giron du bon Dieu.

De ce miracle-là, pour moi, je doute un peu.

2 avril 1868.

LES DEUX SYMPHONIES

LA GUERRE.

Je dormais sur un lit de mitraille rouillé
Quand une étrange voix soudain m'a réveillée.
Elle disait : « Je suis le puissant, le seul fort.

En avant, les hommes du glaive !
Assez de paix, assez de trêve :
A moi la guerre ! à moi la mort !

« De cet empire étroit où je respire à peine,
Je veux sur l'univers tendre une immense chaîne,
Broyer sous mon talon les fronts des souverains,
Et, dans ma gloire sans seconde,
Savoir ce que pèse le monde
A mes impériales mains. »

LA MORT.

La même voix s'est fait entendre
A mon oreille aussi,
Ma sœur, ne faisons pas attendre
Celui qui parle ainsi;
Déployons ensemble nos ailes!
Que leurs brûlants rayons
Embrasent de leurs étincelles
L'âme des nations.
Comme vous, ma sœur, je suis lasse
De notre long repos.
Réveillez-vous, illustre race,
Qu'on nomme les héros;
Voici là mort! voici la guerre!
Levez-vous les vaillants!
Et versez à boire à la terre
Le sang de ses enfants!

LE POÈTE.

Ainsi prennent leur vol les deux sombres génies,
Et l'on entend siffler leurs ailes réunies.
L'air brûle; au loin, le sol, sourdement agité,
Dans les convulsions d'un volcan invisible

Tressaille et, comme un vent de feu, le couple horrible
Va soufflant sur chaque cité!

Les peuples ont pris l'épée.
Au complet et de partout,
Pour la sanglante épopée
Tous les guerriers sont debout.
Ils sont partis; les fanfares,
De leurs sons fiers et barbares,
Enivrent les légions.
Ils sont partis, les superbes!
Bientôt sous les hautes herbes
Dormiront leurs bataillons.

Qu'importe? c'est pour la gloire,
C'est pour l'honneur du drapeau,
Qu'ils vont chercher la victoire
Ou quelque lointain tombeau.
Soldats muets et sublimes,
Dans leurs héroïques crimes,
Ils vont tuer, sans remord,
D'autres hommes, d'autres braves,
Comme eux, aveugles esclaves
Du même insensé transport.

Écoutez ces bruits qui grondent,

Par les échos répétés,
Ces tonnerres qui répondent,
Ébranlant champs et cités.
C'est la voix de la mitraille,
L'hymne ardent de la bataille,
Que chante l'orchestre lourd
Des fusils, noircis de poudre,
Des balles, sœurs de la foudre,
Du clairon et du tambour.

LES CLAIRONS.

Sonnons, de nos bouches de cuivre;
Quand le clairon emplit les airs,
Sa voix retentissante enivre
Les cœurs sourds à d'autres concerts.

Le clairon joyeux, intrépide,
Vibre aux oreilles du soldat,
Que son âme entraînant guide
Aux jouissances du combat.

Le clairon, ami de la gloire,
Porte l'ardeur dans tous les rangs,
Et sonne l'air de la victoire
Devant les braves triomphants.

Mais, quand le courageux succombe,
Le clairon, voilant ses accords,
Soupire l'hymne de la tombe
Sur les restes des héros morts.

LE TAMBOUR.

En tête, aussi, le tambour bat la charge.
Si le clairon a la voix haute et large,
Le roulement solennel du tambour
Dans chaque sein entre et vibre à son tour.
Son harmonie entraîne les armées,
D'enthousiasme et d'audace animées,
Dans l'ouragan de flammes et de fer,
Qui des canons s'échappe avec l'éclair.
Quand du tambour le flanc battu résonne,
Tout front s'allume et tout regard rayonne;
L'ennemi tremble à ce puissant accord,
Signal certain qui lui prédit sa mort.
Unissons donc, tambours, caisses bruyantes,
Nos roulements tout chargés d'épouvantes.
Notre musique et celle du clairon,
Sont ton prélude, ô fête du canon!

LE CANON.

A mon tour, maintenant, tambours, clairons, trompettes.

Il est temps que je parle enfin!

Taisez-vous, les hautbois, silence, clarinettes,

Fifres, timbales, tambourin.

Moi, je suis le canon : de salpêtre et de soufre

Quand sont remplis mes sombres flancs,

De ma gueule de bronze il sort, comme d'un goufre,

Une tempête de volcans.

Dans les rangs des guerriers je perce plus d'un vide,

Où la mort pénètre après moi.

Rien qu'au vent dévorant de ma flamme homicide,

Les plus fiers pâlisent d'effroi.

Où sont les tours ? où sont les remparts, les barrières,

Les forteresses de granit,

Que je ne broie au choc des bombes meurtrières

Qui dans leurs murs creusent leur nid ?

C'est un plaisir de voir par les plaines jonchées

D'affûts, de caissons confondus,

De casques dispersés, de lames ébréchées,
De crânes troués et fendus ;

C'est un plaisir de voir à travers le nuage
Dont le tourbillon enflammé
Roule ses flots épais, comme un mobile orage
Où le tonnerre est renfermé ;

C'est un plaisir de voir les remparts qui s'écroutent
Aux coups des obus furieux,
Dans les fossés profonds les cadavres qui roulent,
Vainqueurs frappés, morts glorieux.

Quel concert plus aimé des oreilles guerrières
Que celui des rouges boulets
Allumant, tout à coup, au cœur des poudrières,
L'incendie aux rouges reflets !

Ah ! vraiment, le canon est une belle chose !
Quel autre accord vaut son accord,
Quand sa lumière luit comme une apothéose,
Quand sa gueule vomit la mort !

Il n'est ville, si forte et crue inébranlable,
Dont l'orgueil ne soit abaissé,

Quand de ses durs boulets la tempête effroyable
Sur son front de pierre a passé.

Gloire, gloire au canon ! le canon est le maître,
C'est le vrai héros du combat,
Et son âme de feu, de fer et de salpêtre,
Passe dans celle du soldat.

LES ÉPÉES.

Après la bataille,
Le glaive tressaille ;
Son tour est venu.
Assez de mitraille :
Place au glaive nu.
Dehors les épées
Trop inoccupées !
Prenons notre part
De ces épopées.
Frappons sans retard.
De nos pointes fines
Perçons les poitrines
Qui luttent encor.
Ni merci, ni trêve,
C'est l'heure du glaive

Qui de l'ombre sort,
Dont l'éclair achève
L'œuvre de la mort.
Si le canon tonne,
Le glaive reluit :
Son acier rayonne
Et frappe sans bruit.
Dans la gorge nue,
Quand il disparaît,
Le brave qu'il tue
Tombe sans regret.
Ses nobles blessures
Sont belles à voir
Comme à recevoir.
Sans lâches murmures,
Sans cris ni sanglots,
De leurs ouvertures
S'échappe en repos
L'âme des héros.
Mort douce et choisie
Par les plus vaillants,
Dont la poésie
Endort les mourants !
Trépas qui console,
Et met l'auréole
Aux fronts abattus !

Trépas dont la gloire,
Comme une victoire,
Charme les vaincus!

LES GUERRIERS.

Où sont-elles donc ces armées ?
Où sont-ils ces fiers ennemis
A qui leur maître avait promis
Nos terres du soleil aimées ?
Ils devaient passer, en courant,
Sur nos capitales fumantes,
Et de leurs hordes triomphantes
Les inonder comme un torrent.

Où sont-ils? Leur splendeur comme un vain météore
S'est éteinte... A présent la terre les dévore.

Nous les avons frappés au cœur
Ces soldats de la barbarie.
De leur menaçante furie
Notre droit est resté vainqueur.
Ils sont couchés dans la poussière.
Sur eux s'abattent les vautours,
Et notre drapeau, sur leurs tours,
Remplace aujourd'hui leur bannière.

Ils sont morts sous nos coups, et de ces insensés
Les cadavres sanglants pourrissent dispersés.

Ils ne sont plus ! comme un nuage,
Ont disparu ces orgueilleux
Qui faisaient sonner à nos yeux
Les chaînes de notre esclavage.
Dieu, qu'ils invoquaient contre nous,
Dans leurs prières hypocrites,
Soufflait sur leurs armes maudites
Le vent amer de son courroux.

Leur audace a senti l'haleine vengeresse,
Et leur force, à jamais, est changée en faiblesse.

Gloire au Dieu qui nous a couverts
Du bouclier de sa puissance,
Et sauvé notre indépendance
Du danger honteux de leurs fers !
Gloire au Dieu fort et redoutable,
Gloire au Dieu des sanglants combats,
Qui ceignit nos cœurs et nos bras
De sa vigueur invulnérable !

Gloire au Dieu dont la main a creusé le cercueil,
Où de nos ennemis s'est abîmé l'orgueil !

LE POÈTE.

Chantez, peuples, chantez votre heureuse victoire.
Associez le ciel à votre sombre histoire.
Dans les événements nés de vos passions,
Faites leur part aux dieux de vos religions.
Rendez-les, tour à tour, complices de vos haines.
Tandis que, leur prêtant vos fureurs inhumaines,
Jusqu'au calme séjour de ces divinités
Monte l'orage impur de vos hostilités;
Tandis que vous forcez ces dieux, fils de la terre,
A descendre pour vous de leur tranquille sphère,
Trem pant ainsi les mains de ces divins soldats
Dans le crime insensé des terrestres combats,
Et que, le front orné de palmes triomphales,
Vous semez de lauriers vos villes capitales,
Aux quatre vents du ciel jetant, à pleines voiles,
Le délire fiévreux de vos sanglants exploits;
Tandis que vos cités splendides, constellées,
D'une vapeur de feux apparaissent voilées;
Que le bronze mugit, que la lyre, à son tour,
Résonne sous les doigts des Pindare du jour;
Que le peuple, grondant comme une mer houleuse,
Roule les tourbillons de sa vague orageuse,

Le poëte pensif, et qui marche, emporté
Sous l'inspiration de son rêve attristé,
Le poëte, étranger au milieu de vos fêtes,
Entend une autre voix dominer vos tempêtes.
Et cette voix d'en bas dont le gémissement
Monte, comme un sanglot, du sol rouge et fumant,
C'est celle qui, sortant des sanglantes poitrines,
Des murs incendiés, des tombes, des ruines,
Exhale, en s'unissant dans un funèbre accord,
Les lamentations de l'hymne de la mort.

Oh! j'en voudrais en vain oublier l'harmonie!
Toujours, toujours j'entends la triste symphonie.
Toujours l'accord lugubre éclate dans mon sein,
Comme l'écho bruyant d'un sinistre tocsin.
J'ai beau, l'œil ébloui des victoires françaises,
Sentir mon front brûler au vent des *Marseillaises* ;
L'amour de la patrie, ailleurs glorifié,
Parle en mon cœur souffrant moins haut que la pitié.
Je sens peser sur moi ces transports, ces délires,
Cet étrange concert des canons et des lyres,
Cet orchestre de fer, et de poudre et de voix,
Par la ville affolée éclatant à la fois;
Et je m'en vais, rêvant, car mon âme indignée
Voit la terre toujours d'un flot pourpre baignée,
Et les peuples joyeux, d'un vain triomphe épris,

Entasser morts sur morts et débris sur débris,
Et je plains ces martyrs d'une jalouse haine,
Ces hommes à l'affût, guettant leur proie humaine,
Comme un tigre chasseur écoute s'approcher
Le troupeau qui vient boire aux sources du rocher;
Et de mon âme, alors, de mon âme qui pleure,
S'échappe; en frémissant, la voix intérieure,
Et ma lèvre répète, en douloureux accords,
Le cri du monde en deuil et la plainte des morts.

LA TERRE.

La Paix avait rendu mes entrailles fécondes.
Les trésors de mon sein, versés sur l'univers,
D'une ceinture d'or embrassaient les deux mondes.
Mes fertiles sillons, par la charrue ouverts;
Mes guérets jaunissants, de leurs gerbes couverts;
Mes coteaux, couronnés du pampre des vendanges,
Emplissaient, à l'envi, les celliers et les granges.

Un vent tiède, imprégné d'arômes précieux,
Courait dans l'air avec des bruits harmonieux,
Et par les vallons creux, par les monts, par les plaines,
Répandait les esprits de ses pures haleines.

Durant ces jours de calme et de tranquillité,

Où des peuples rivaux dormait l'hostilité ;
Où la nature, ainsi qu'une jeune maîtresse,
Enivrait l'homme, épris, d'une ardente caresse,
Un parfum de bonheur s'exhalait, à la fois,
Des champs, des fleurs, des prés, des sources et des bois.
Le rossignol chantait ses chansons les plus douces,
Et la brise, baisant le vert tapis des mousses,
Emportait dans le ciel, rayonnant de splendeurs,
Le bouquet enchanté des chansons et des fleurs.

Joyeux de ses moissons par le soleil mûries,
Le laboureur, payé de ses rudes labeurs,
Ramenait, en chantant à travers les prairies,
Le chariot chargé de seigles et de foins
Que la mère nature accordait à ses soins.
Les troupeaux bondissaient sur les herbes fleuries,
Et dans leurs yeux, noyés de songeuses clartés,
Étincelait le feu des douces voluptés.

C'était la paix, la paix sereine, aux blanches ailes,
Qui répandait ces biens sur les races mortelles.

Tous ces biens ne sont plus ! sous l'ouragan de feu,
Qui des maîtres du monde est le funèbre jeu ;
Sous les pesants caissons, réservoirs de la foudre ;
Sous les pieds des soldats, enivrés par la poudre ;

Sous l'effroyable choc des épais bataillons,
S'égorgeant pour l'orgueil et les ambitions
De tous ces souverains à qui les destinées
Des peuples avilis se sont abandonnées ;
Sous le déchainement de toutes les horreurs,
Qu'entassent sur mon sol d'imbéciles fureurs ;
Sous le vol des boulets, des obus et des bombes
Qui vont, trouant les corps et leur creusant des tombes ;
Sous le souffle infernal qui, du flanc des canons,
S'échappe, dévorant villages et moissons ;
Sous l'affreux tourbillon de la lutte enflammée
Où la vapeur du sang monte dans la fumée ;
Sous cet embrasement des cités, des hameaux,
Où disparaissent champs, bois, hommes et troupeaux,
Tout s'est évanoui ! L'abominable guerre
A tout fauché ! pré, fleur, ville, palais, chaumière,
Homme, vieillard, enfant, femme, tout, faible ou fort,
J'ai vu tout s'affaisser sous le vent de la mort.

Je pleure maintenant, comme une mère pleure
Sur les fils dont la perte agrandit sa demeure.
Je pleure sur mes champs, sur mes sillons foulés,
Où sèchent dans leur germe et pourrissent mes blés.
Je pleure mes forêts, mes vallons, mes prairies,
Mes campagnes naguère heureuses et fleuries,

Tous ces trésors de vie et de fertilité
Sur mon sein généreux nés de la liberté.

Où sont-ils ces grands bois dont l'ombre harmonieuse,
Du printemps parfumé sentait l'aile amoureuse
Frissonner dans les nids par la brise bercés ?
Ces prés verts par le flot des sources traversés ?
Où sont les épis d'or de mes plaines fécondes,
Sous les souffles de l'air, roulant comme des ondes ?
Où sont les ceps mûris des coteaux empourprés,
Dont le rayon divin baisait les grains sacrés ?
Où sont mes fleurs, mes fruits, ces charmes, ces ivresses
Que le ciel me versait dans toutes ses caresses ?
Où sont surtout mes fils, mes laboureurs vaillants,
Ceux dont le chaste amour gonflait mes chastes flancs ?
Où sont-ils ? où sont-ils ? où sont toutes ces choses,
Buissons, forêts, coteaux, fruits mûris, fleurs écloses ?
Où sont mes chers soldats, soldats humbles et forts,
Dont le labeur constant et les rudes efforts
Ne déchiraient mon sein, courbés sur leurs charrues,
Que pour mieux lui ravir ses richesses accrues ?

Ah ! malédiction sur ces héros d'orgueil,
Qui ne savent semer que la mort et le deuil !

LA MER.

De cadavres je suis couverte.
Au loin flottent des mâts rompus.
La vague à la fois rouge et verte,
Dit la besogne des obus.
La mort doit être satisfaite,
Car la torpille et le canon,
Qui, depuis hier, étaient en fête,
Pour elle ont fait large moisson.

Sous le soleil, dorant mes ondes,
J'étais belle, pourtant, à voir !
L'astre de feu, dans leur miroir,
Ruisselait en splendeurs profondes ;
Et, quand les nocturnes clartés
S'allumaient dans les cieux sans voiles,
Sur mes tièdes sérénités
Dormait le regard des étoiles.

Avant l'horrible branle-bas
Qui moi-même encor m'épouvante ;
Avant les éclairs, les fracas
De la mitraille foudroyante,
Je roulais mes paisibles flots,

Berçant barques et matelots
Sur mon lit d'algues parfumées.
Mais du combat qui s'est livré,
Mes vagues, au sein déchiré
Par les cent gueules enflammées
Des bronzes au flanc salpêtré,
Sont encore toutes fumées.
Je ne sais pas quels noirs esprits
Ont soufflé l'ardente tempête
Dont, jusqu'en mes gouffres surpris,
Le tonnerre encor se répète ;
Mais j'entends dans mes profondeurs,
L'écho lugubre des horreurs
Qui, sur mes désolés rivages,
Heurtèrent leurs hurrahs sauvages.

Où sont, où sont mes beaux vaisseaux,
Mes beaux vaisseaux aux fins cordages,
Qui, croisant leurs légers sillages
Sur l'azur mouvant de mes eaux,
Allaient aux limites des mondes,
Des pôles aux mers de corail,
Échanger les moissons fécondes
De la nature et du travail ?

Où sont mes steamers, mes hélices,

Aux flammes de toutes couleurs ?
Mes bons navires trafiqueurs,
Qui, dociles aux lois motrices,
En tous lieux, sous les vents propices,
Portaient trésors et voyageurs ?

Où sont mes trois-mâts, mes corvettes,
Mes frégates, mes goëlettes ?
Où sont mes hardis caboteurs,
Mes bricks, mes balancelles fines,
Mes sloops aux voilures latines ?
Où sont mes barques de pêcheurs ?

Hélas ! leurs funèbres épaves
Flottent avec les corps des braves !
Chaque lame porte à mes bords
Des mâts, des voiles et des morts !
J'entends parfois sur mes abîmes
Siffler les flèches des éclairs ;
Mais le souffle orageux des airs
Qui de mes écueils fend les cimes,
Dévore encor moins de victimes,
Que celui qui, tout brûlant, sort
Du ventre de chaque sabord.

Ah ! détestables tragédies !

Faites de sang et d'incendies !
Effroyables ambitions
Qui, du feu de vos passions,
Forgez ces armes assassines
Qui vont, trouant fronts et poitrines,
Scènes d'héroïques forfaits,
Soyez maudites à jamais !

LA FORÊT.

Terre et mer de corps sont jonchées.
De tous côtés on s'est battu.
Toutes mes branches sont hachées.
Mon beau feuillage est abattu.

Adieu mes ombres, mes silences !
Adieu retraits mélodieux,
Où gazouillaient les espérances
Des nids cachés à tous les yeux !
Adieu sentiers, fraîches allées,
Solitudes de mes réduits,
Où tremblaient les feuilles mouillées
Des baisers humides des nuits !

Adieu les vapeurs aurorales,

Qui, de leur nuage, argentaient
L'éveil des heures matinales,
Et, comme des voiles, flottaient
Sur les méandres des collines
Où sont assises mes racines !

Adieu les midis rayonnants
Sur la mer verte de mes cimes,
Et les embrasements sublimes
Des flammes des soleils couchants
Sur la ceinture de mes flancs !

Je ne suis que fumée et cendre ;
Mes plus vieux chênes ne sont plus.
Hélas ! je n'ai pu me défendre
Contre la poudre et les obus !

Mais la poudre n'est pas coupable
De toutes ces destructions,
Et l'homme seul est responsable
Du crime de ses passions.

LE CHAMP.

Partout le feu. La charrue et la houe
Ont vainement passé sur mes sillons.
Des chariots je vois encor la roue
Broyer ensemble et le sang et la boue ;
Je sens encor le choc des bataillons
Briser mon sol qu'il déchire et qu'il troue,
Et du combat gronder les tourbillons.
Mes blés, tordus par les fureurs humaines,
Sont écrasés et gisent sur les plaines.
La guerre infâme, au sinistre labour,
A répandu ses funestes haleines
Sur les moissons, œuvre du laboureur.
Tout est fauché, les hommes et les herbes,
Les paysans et les épis superbes ;
Le même jour a couché mes trésors,
L'homme sur l'herbe et l'herbe sur les corps.

LES MÈRES.

Nous les avons nourris de nos propres mamelles.

 Ils n'avaient bu qu'à notre sein,
Le lait vivifiant des deux sources jumelles,
 Lait des mères, lait pur et sain.

Nourrissons adorés, sortis des premiers langes

 Que nous avons brodés pour eux;
Nous avons vu grandir, jour à jour, ces chers anges,
 Devenus beaux et vigoureux.

Ils étaient nos espoirs, nos orgueils, nos délices;

 Les vierges, aux désirs naissants,
Des douceurs de l'hymen réservaient les prémices
 A ces fiancés innocents.

L'heure approchait pour eux des amours légitimes,

 Quand, malgré nos pleurs et nos cris,
Soufflant sur l'avenir de ces pauvres victimes,
 La conscription les a pris.

Affreuse loi du sort! que nous font vos patries,

 A nous autres mères, à nous,

Qui n'avons pour trésors que les têtes chéries
Des fils bercés sur nos genoux ?

Que nous font vos drapeaux, vos gloires, vos trophées,
Vos triomphes retentissants,
A nous qui les payons, de douleurs étouffées,
Avec le sang de nos enfants ?

A nous de qui les fils sont, sous la terre fraîche,
Couchés par le canon maudit,
Sans que nous sachions même à quel endroit la bêche
Doit leur creuser leur dernier lit ?

Comme sur vos canons, vos bombes meurtrières,
Tueurs d'hommes, rois batailleurs,
Malheur ! malheur sur vous qui dans les mêmes bières
Jetez nos enfants et nos cœurs !

LES FIANCÉES.

Pauvres vierges que nous sommes !
Ils sont morts, les jeunes hommes,
Qui nous devaient à l'autel
Conduire, au jour solennel
Les anneaux des fiançailles

Sont brisés par les batailles
Où sont tombés nos époux.
Hier vivants, ils sont morts tous.
Ah ! pourquoi les destinées
Nous ont-elles épargnées ?
Pourquoi l'horrible trépas
Comme eux ne nous prend-il pas ?
A des larmes éternelles
Sont voués nos cœurs fidèles,
Car nous ne pouvons deux fois
D'amis nouveaux faire choix.
De nos crêpes noirs voilées,
Nous ne serons consolées,
Chers cœurs, à qui, pour toujours,
Étaient promis nos amours,
Qu'à l'heure où la tombe sombre
Réunira dans son ombre,
A vos restes regrettés,
Nous et nos virginités.

LES ENFANTS.

Dites-nous, mères,
Ne reverrons-nous pas
Nos pauvres frères?
Hélas! mères! hélas!

Par la bataille,
On dit qu'on les a vus,
Sous la mitraille,
Pêle-mêle abattus!

Que dans la plaine,
De ces chers trépassés
Froide est la veine!
Que leurs cœurs sont glacés!

Dites-nous, mères,
Pourquoi sanglotez-vous,
Et pour nos frères
Priez-vous à genoux?

Est-ce vrai, dites,
Qu'on voit les loups hideux

Quitter leurs gîtes
Pour rôder autour d'eux ?

Que les orfraies,
Et les sombres hiboux
Fouillent leurs plaies,
Ensemble avec les loups ?

Sous les grands hêtres,
Eux, qui nous emportaient
Aux bals champêtres
Où les filles dansaient !

Eux, au pied leste,
Aux jeux des alentours
Jamais en reste,
Victorieux toujours !

Eux, du village,
Les plus fiers, les plus beaux,
Dont le courage
N'avait pas de rivaux !

Qui, dans les luttes,
Forts du bras, hauts du front,

D'aucunes chutes
Ne subissaient l'affront!

Dites-nous, mères,
Sont-ils pour nous perdus?
Dans nos chaumières
Ne reviendront-ils plus?

LES VIEILLARDS.

Oh! c'est nous avant eux que la mort devait prendre!
Pour nous autres vieillards dont le rôle est fini,
Sur le seuil de la tombe où nous allons descendre,
Que fait un jour de plus des jours qu'il nous faut rendre
Au gouffre du temps infini?

Voyageurs arrivés au bout de la carrière,
Achevant de traîner nos restes impuissants,
Nous nous acheminions vers la couche dernière,
Sous l'immuable loi de la nature entière
Courbant nos fronts obéissants.

La mort pouvait venir achever son office.
Nous étions prêts. Assez d'effort et de labeur
Avait brisé nos reins; assez de sacrifice

Avait usé nos jours, et dans notre calice
Le temps avait assez mêlé joie et douleur,

Pour que, les pieds saignant des cailloux de la route,
Rassasiés de vie, altérés de repos,
Dans la paix de nos cœurs que n'ébranlait nul doute,
Apparût à nos yeux cette mort qu'on redoute,
Comme la rive aux matelots.

Inutiles débris de nos longues années,
C'est nous qui survivons, nous si près du cercueil!
Nous qu'épargnent les coups des noires destinées!
Les jeunes têtes sont par la mort condamnées!
Celles des vieux portent le deuil!

N'est-ce pas à maudire une telle ironie,
De voir que les soutiens généreux du fardeau,
Les forts, sur qui pesait la charge réunie
Des êtres chers placés aux deux bouts de la vie,
Soient les premiers chus au tombeau?

De voir que les canons, que toutes ces machines,
Des fureurs de la guerre exécrables outils,
Aillent choisir pour buts les plus nobles poitrines,
Et que pour les meilleurs les balles assassines
Sortent du ventre des fusils?

O misère! faut-il que, par les heures sombres,
Par les prés, par les bois, par les champs dévastés,
Ce soit nous qui cherchions à travers les décombres,
Les fils dont le trépas recouvre de ses ombres
Les cadavres ensanglantés?

Faut-il que ce soit nous qui préparions leur bière?
Qui penchions nos regards éteints, nos faibles corps,
Pour reconnaître ceux qu'a moissonnés la guerre,
Et, tristes fossoyeurs, bêcher le cimetière
Pour creuser les fosses des morts?

LES BLESSÉS.

Où sommes-nous? Quel vent souffle sur nos blessures?
Il semble que dans l'air passe un vol de hiboux,
Du frôlement glacé de leurs ailes obscures
Fouettant nos fronts avant de s'abattre sur nous.

Chaque instant sur nos yeux épaissit les ténèbres.
Est-ce déjà l'horreur de la dernière nuit?
Est-ce déjà la mort qui, de ses doigts funèbres,
Vient sceller nos regards d'où la clarté s'enfuit?

Ah! tandis qu'on nous laisse aux sombres agonies,
Dans le silence morne et lugubre des airs,

Tandis que des vautours les bandes réunies
Flairent la vapeur chaude encore de nos chairs ;

On dirait qu'on entend par de là les vallées,
Comme l'écho lointain de fanfares, de voix
Et de cloches, jetant à sonores volées,
L'hymne de la bataille et des sanglants exploits.

Abominable écho de l'inférieure joie
Que la victoire chante à tous les vents des cieux,
Pendant que les corbeaux et les oiseaux de proie
Nous menacent déjà de leurs becs furieux !

VOX.

Taisez-vous, les blessés, faites un peu silence !
Les imprécations que le désespoir lance,
Ne peuvent rien changer aux volontés du sort.
Trêve aux gémissements dont se moque la mort.
Que vous sert de troubler d'une plainte inutile
L'enthousiasme ardent dont s'enivre la ville ?
La ville est toute entière à ceux de ses enfants
Qui dans ses murs joyeux sont rentrés triomphants.
Que lui fait, lorsqu'au son des musiques guerrières,
Défilent les conscrits et flottent les bannières ;

Lorsque sous les vivats des populations;
Des braves épargnés suivent les légions;
Que des bruyants tambours les roulements résonnent;
Que les fusils ainsi que des éclairs rayonnent;
Que la victoire passe, et que de toutes parts
Pleuvent sur les guerriers les fleurs et les regards;
Qu'au milieu du roulis des foules accourues,
Les vétérans bronzés et les jeunes recrues
Marchent, mêlés aux flots poudreux des cavaliers
Dont les casques de cuivre agitent leurs cimiers;
Lorsque les tourbillons des vagues populaires
Se heurtent pour mieux voir passer les militaires;
Lorsque les voix d'airain des cloches dans les airs
De leurs saints carillons bourdonnent les concerts;
Que lui font, lorsqu'au nom du vieux dieu des armées,
D'un délire fiévreux les foules animées,
S'écrasent, pour aller aux oreilles du ciel,
Hurler du *te Deum* le psaume officiel;
Lorsque, pour obéir aux volontés du maître,
Le *Domine salvum* sort des lèvres du prêtre;
Que, par les chants, la poudre et l'orgueil excité,
Bat d'un seul battement le pouls de la cité;
Qu'elle n'a plus qu'un cœur, qu'une âme, qu'un génie,
Que lui fait des mourants la lugubre agonie?
Que lui font les douleurs, et les cris déchirants,
Et les derniers sanglots des blessés expirants?

Les bombes, les boulets, les balles, les mitrailles,
Tout l'accompagnement horrible des batailles;
La mer épouvantée et roulant dans ses flots
Des épaves avec des corps de matelots;
Les hameaux désolés pleurant sur leurs ruines;
Les blés par l'incendie atteints dans leurs racines;
Les laboureurs, en proie aux fureurs des soudards,
Sur leurs champs dévastés promenant leurs regards;
Tous les biens de la terre et toutes ses richesses
Broyés par l'ouragan des guerrières ivresses;
Et sur tous ces débris, avec rage entassés
Par le choc monstrueux des peuples insensés,
Des cadavres..... voilà les enjeux de la gloire
Qui des maîtres du monde illumine l'histoire;
Le prix brillant du meurtre et de l'assassinat,
Qu'à leur commandement accomplit le soldat;
La récolte que jette aux pieds du despotisme
Le barbare transport d'un servile héroïsme!

Mais qu'importe, vraiment, que sur l'or des moissons
La guerre ait allumé la poudre des caissons?
Qu'au revers des fossés gisent sans sépultures
Les restes oubliés d'humaines créatures?
Il faut bien prendre un peu de sang aux nations
Pour apaiser la soif et les ambitions

De tous ces demi-dieux, providences voraces,
Qu'abreuve l'imbécile hostilité des races.

Silence donc, blessés ! ne criez pas si fort.
Dans le commun concert vous faites désaccord.
Né troublez plus ainsi de vos amers murmures
La vaste symphonie où sonnent les armures.
Laissez la bacchanale, aux innombrables voix,
Exhausser ses élus sur leur rouge pavois ;
Laissez, sans y mêler une note importune,
Gronder l'hymne enfiévré de l'ivresse commune,
Et le bronze vicilli des canons encloués
Tonner encor devant les vieux drapeaux troués ;
Et rouler les tambours, et dans les basiliques
Vibrer l'écho banal des cloches catholiques.
Laissez, laissez la fête éclater, resplendir,
Et la foule vivante à la mort applaudir.

Est-ce la mort, d'ailleurs, que ces trépas sublimes
Qui préparent les jours des triomphes opimes,
Et font une auréole aux fronts des potentats
Dont l'orgueil a le plus dévoré de soldats ?
Qu'au lieu de s'éploré, le vôtre s'applaudisse.
Soyez fiers de l'honneur d'un si beau sacrifice.
Grâce aux premiers qui sont tombés sur le chemin ;
Grâce à vous que la mort achèvera demain ;

Grâce aux aveugles choix des boulets et des bombes
Qui font monter le flot fumant des hécatombes,
Tous ces grands batailleurs aux sceptres empourprés,
Tous ces rois, ces Césars sacrés ou non sacrés,
Tous ces héros, enfants chéris de la victoire,
Des générations empliront la mémoire;
Et le peuple, pour eux dressant ses panthéons,
Des braves, en traits d'or, y gravera les noms;
Et du bronze conquis, sur les places publiques,
Monteront jusqu'au ciel les spirales épiques;
Et dans l'azur, debout sur son sommet d'airain,
Plongera le profil du maître souverain.

Taisez-vous, les blessés, et laissez vos blessures
Verser les derniers jets de vos veines obscures !
Votre trépas, superbe en son obscurité,
Assure à vos héros leur immortalité.
N'est-ce donc rien pour vous d'avoir cette fortune
Que votre mort profite à la gloire commune,
Et que, sur les débris de vos ossements froids,
Fleurisse la légende ordinaire des rois ?
N'est-ce rien de savoir qu'on n'est qu'un grain de sable,
Et que ce grain, fondu dans la masse innombrable,
Avec le sang versé compose le ciment
Dont l'orgueil couronné bâtit son monument ?
Ah ! vous êtes ingrats, vous, dont les destinées

Si magnifiquement se trouvent terminées !
Vous, promis, en naissant, aux ombres de l'oubli !
Vous, vulgaire troupeau, par la guerre ennobli !

Laissez donc éclater la noble symphonie,
Et puis, dormez en paix, votre tâche est finie.

26 juillet 1869.

LES ÉLÉPHANTS

APOLOGUE INDIEN.

J'ai lu qu'aux bords du Gange existait un pays
Où les bêtes parlaient jadis,
Ayant leurs dieux, leurs mœurs, leurs usages, leurs langues,
Et pour les orateurs leur tribune aux harangues;
Restes d'une pagode antique, où les Hindous
Avaient, depuis longtemps, laissé dans ses ruines
Cabrioler les sapajous,
Et percher les grands vautours roux
Sur la Trimouï des Brahmines.
La chose est difficile à croire, direz-vous ?
Soit ; j'en conviens ; mais, entre nous,
Que de bouches seraient muettes,

Si la nature et la société,
Par un abus d'autorité,
Imposaient le silence aux bêtes!
Que de plats écrivains, de vogue environnés,
Fournisseurs brevetés de l'humaine bêtise,
Sans trop savoir pourquoi, se verraient condamnés
A ruminer, tout seuls, le foin de leur sottise!
Or, pour en revenir aux bêtes d'autrefois,
Un peuple d'éléphants s'était donné des lois,
Répertoire complet d'animale justice.
Ordonnances, instructions,
Commandements, prescriptions,
Circulaires, avis, règlements de police,
Défenses et permissions,
Comme chez maintes nations
A chaque instant il s'en fabrique,
Pour les nécessités de la chose publique,
Rien n'y manquait, et les prévisions
De tout ordre et de toute espèce,
Des gouvernants proclamaient la sagesse.
Les éléphants ne pouvaient pas,
D'arrière en avant, faire un pas,
Marauder à loisir dans les blanches rizières,
Fourrager, prendre leurs ébats,
Se baigner à fleuves, ni lacs,
Brouter l'or des maïs ou le vert des fougères,

Sans payer redevance aux percepteurs royaux ;
Car il est bon de vous apprendre
Que le fisc, chez ces animaux,
Habile à recevoir, inhabile à rien rendre,
Prenait, ma foi, déjà, tout ce qu'il pouvait prendre.
Procédés, on le voit, qui ne sont pas nouveaux.
Dieu me garde, au surplus, de blâmer cet usage !
Quand on a le bonheur de vivre sous des rois,
Ce n'est pas trop payer un si bel avantage,
Que d'engraisser un peu la caisse des octrois.

Voici comment, s'il faut en croire
La légende indienne où je prends cette histoire,
La nation, un jour, lasse de liberté,
Dans les bras de la royauté,
A corps perdu s'était lancée,
Abdiquant sa vertu passée
En faveur d'une majesté.

Des jungles qui bordaient ses retraites fertiles,
Rhinocéros, panthères, léopards,
Tigres, chacals farouches et hagards,
Boas, devins, effroyables reptiles,
Scorpions, armés de leurs dards,
Hippopotames, crocodiles,

Tout eut une invasion d'ennemis acharnés,

De bêtes fauves et sauvages,

De gibbons, de mandrills aux grimaçants visages,

D'oiseaux de proie aux becs empoisonnés,

Comme un torrent avait franchi le territoire

Où, des fruits de l'arbre de Paix,

Les éléphants, plus satisfaits

Que des lauriers sanglants de l'arbre de la Gloire,

Recueillaient doucement les tranquilles bienfaits.

Grande fut la terreur. La tribu toute entière,

Au soleil, tout d'abord, adressa sa prière,

L'adjurant de la protéger.

Mais l'astre dans le ciel resta sourd. Les moins braves,

Incontinent, pour fuir au plus tôt le danger,

Parlèrent de déménager :

Raisonnement d'âmes esclaves,

Déjà prêtes à transiger,

Au besoin, avec l'étranger.

Si peu nombreux qu'il fût, le parti populaire

Contre un semblable avis exhala sa colère.

« Fuir, disait-il, sans avoir combattu,

« Déshonorerait la tribu !

« L'histoire rougirait de cette défaillance.

« Rien que la lutte sert d'auréole au vaincu.

« D'ailleurs, la mort vaut mieux qu'une vile existence. »

Chacun, au fond du cœur, en était convaincu.

Mais la peur est souvent prise pour la prudence,
Comme en fait foi le récit que j'ai lu.

Ainsi, l'on dépensa des trésors d'éloquence
De tous côtés et de toutes façons ;
Les uns soufflant l'esprit de résistance,
Les autres, pour bonnes raisons,
Prêchant les lâchetés, mères des trahisons.
Après avoir parlé longtemps, sans rien conclure,
La nation, cédant à la terreur
Dont toute invasion sème, en passant, l'horreur,
Allait, en étouffant un désolé murmure,
Abandonner les champs, les fleuves, la verdure,
Les forêts de palmiers et de bambous géants,
Que, dans ces lieux semés de cactiers odorants,
Prodigue la riche nature ;
Quand un jeune éléphant, au cœur aventureux,
De ce sauve-qui-peut honteux,
Arrêtant les fuyards tremblants, comme une armée
Que le fer du vainqueur a déjà décimée,
En héros tout à coup transforma les peureux.
Sa voix improvisa de hardis volontaires
Qui, comme par enchantement,
Sous son habile et fier commandement,
Sentirent naître en eux les vertus militaires,
Et se battirent dignement.

De part et d'autre, hélas ! la mort fit des ravages
Sur les deux camps plana son vol,
Et plus d'un combattant demeura sur le sol.
Mais le sang qui rougit l'herbe de ces rivages,
Aux possesseurs de leurs frais paysages,
Rendit le calme et la sérénité.
L'invasion eut le sort des nuages,
Qui du ciel un instant troublent la pureté.
Je laisse à penser quelle ivresse
S'empara de la nation,
Après la brillante action
Qui réparait pour elle un instant de faiblesse.
L'écrive passerait l'imagination.
Les défunts, une fois portés au cimetière,
Avec les honneurs de la guerre,
Un orateur posa la question
De savoir quelle récompense
Il fallait accorder à l'heureux général,
Dont le courage et la prudence
Avaient sauvé l'Etat d'un sort fatal.
« Nommons-le roi : la monarchie
« Protège tous les droits
« A la fois,
« Et préserve de l'anarchie;
L'ordre et la liberté
« Ne vivent bien d'accord que sous la royauté. »

Ainsi pensait des vieux la race toujours prête
A courber sous le joug une docile tête,
Pourvu qu'un pouvoir fort et pour eux seul léger,
En toute occasion, sache les protéger.
Quelques autres, au sens un peu plus politique,
Eussent bien préféré rester en république.
« Gardons, s'écriaient-ils, les biens que nous avons.
« Qui sait ce qu'en changeant aujourd'hui de régime

« A l'avenir nous réservons? »

La remarque était sage autant que légitime,
Mais la majorité fut d'autre sentiment,
Et la nation éléphante
Fut condamnée à se trouver contente
Du mode de gouvernement,
Que vota des meneurs la troupe omnipotente,
Comme étant plus conforme à son tempérament.

Un roi sortit par là du péril d'un moment.

Le despotisme, en sa personne,
Fut assez doux dans le commencement.
Mais lui mort, pour asseoir le sort de sa couronne,
Ses successeurs trouvèrent bon
De changer d'allure et de ton.
Sur des dangers imaginaires
Ils fondèrent le droit et la prétention,
Vainement contestés par l'opposition,

D'organiser les forces militaires.
On leur accorda tout et sans réflexion.
Dès lors ils eurent une armée
De vétérans et de conscrits formée.
Accord parfait, tant que la paix dura ;
Nul parmi les sujets ne soupçonnant encore
Tout l'appétit du minotaure,
Tel que bientôt il se montra.
Les éléphants étaient en fête ;
Tantôt courant, tantôt dormant, prenant le frais
Près des fleuves sacrés qui baignaient leurs forêts.
Mais, un beau jour, — les rois ont toujours dans la tête
Quelque petit projet de gloire et de conquête ;
L'ambition fleurit sur leur front couronné ,
Comme un laurier prédestiné,
Que ce soit front d'homme ou de bête. —
Un beau jour, dis-je, un bruit inattendu
D'une lutte nouvelle annonça la tempête,
Et l'orage éclata foudroyant, imprévu.
Adieu pour le moment les vapeurs de la gloire !
Aux drapeaux ennemis demeura la victoire.
C'est alors qu'il fut résolu
D'établir sur le pied de guerre
La tribu toute entière,
Comme le moyen le plus sûr
De parer au péril futur.

Ainsi l'impôt du sang, atteignant tout le monde,
 Egalisait le sort des petits et des grands.
 Même devoir pour tous, infimes ou puissants.
 Rien de plus juste au fond. Mais l'égoïsme abonde
 Partout. En ce temps-là, messieurs les éléphants
 Avaient leurs castes et leurs rangs.
 Leur imposer dès lors, pour le commun service,
 De la conscription le même sacrifice,
 Dans les ordres divers prendre les contingents,
 C'était, de l'avis des brahmines,
 Froisser les lois humaines et divines.
 « N'avait-on pas jadis assez des Chattryas,
 « Voués aux nobles habitudes
 « Que communiquent les combats ?
 « Pourquoi ne pas laisser chez eux les Waïshias,
 « Peu faits aux exercices rudes,
 « Et qui feront toujours d'assez mauvais soldats ?
 « Abandonnez les brahmes aux Védas,
 « Et pour défendre nos paludes,
 « Contentez-vous des parias. »

De tels raisonnements ne doivent pas surprendre,
 Et sont faciles à comprendre.
 Parmi les animaux, comme chez l'homme, on voit
 Les mêmes passions méconnaître le droit ;
 L'intérêt est la loi commune.

Tout ce qui n'est pas lui le blesse et l'importune.
 Voter l'impôt, fort bien : cet acte se conçoit.
 C'est un devoir n'ayant rien qui choque et déplaît ;
 Mais le payer, n'est pas tout à fait même thèse.

A plus forte raison, parbleu !

Lorsque c'est un impôt où la vie est en jeu.

Relever fièrement les indignes paroles

De tous ces fainéants vieilliss

Dans l'adoration de leurs gras monopoles,

Et par la monarchie à toute heure amollis,

Devait sourire aux tribuns du pays.

C'est ce que fit, du reste, un de ces pauvres êtres,

Condamnés à cueillir le fourrage des maîtres,

Et qui, le ventre creux, meurent près des trésors

Récoltés au profit des puissants et des forts.

« Vos préjugés héréditaires

« Révaient l'éternité des labeurs prolétaires,

« Leur dit-il noblement. Vous avez redouté

« Le niveau de la liberté,

« Parce que les vertus civiques

« Ne trouvaient plus d'écho dans vos âmes cyniques.

« Vous avez renié l'exemple des aïeux,

« Libres sous le couvert de nos forêts antiques.

« Dans l'azur de nos lacs, sous l'azur de nos cieux,

« Vos heures s'écoulaient calmes et pacifiques ;

« Vous pleurez maintenant ces trésors précieux.
« Ah! c'est maudire à tort les justes destinées
« Par qui sont aujourd'hui vos forces enchaînées!
« Faux frères, du bonheur des parias jaloux,
 « A votre sort résignez-vous.
 « La liberté des races condamnées
« Effrayait vos regards d'un éclair importun.
« A merveille! Passez sous le niveau commun,
« Et que l'égalité, fille du despotisme,
 « Soit la leçon de l'égoïsme. »

Ici, du vieux conte indien,
La dent des rats avait rongé le reste.
Mais au bas du dernier feuillet du palimpseste,
On pouvait lire : *Tout est bien qui finit bien.*

Février 1868.

LES TROIS REVES

A A. LÉPINEY.

I

Lorsqu'un printemps de plus abandonne la terre,
Dans sa fuite rapide emportant à la fois
La voix du rossignol, comme lui passagère,
Le parfum vierge et frais des vallons et des bois ;

Lorsqu'au premier baiser donné par la nature
A tout ce qui renaît dans ce monde immortel,
Vieux phénix, dépouillant sans cesse une parure
Que lui rend tous les ans un sourire du ciel ;

Lorsqu'à ce vague instant d'un réveil qui commence,
Et se berce, indécis, entre l'ombre et le jour;
Lorsqu'à cet œil du monde entr'ouvert en silence,
Comme pour rire encore à des songes d'amour,

Avec les traits de feu du radieux cratère,
Succèdent des longs jours les cieux étincelants,
La fleur s'en va penchant ses feuilles vers la terre,
L'aile de l'oiseau dort sous les taillis brûlants.

Dans sa course à travers les sentiers étherés de l'année,
Le soleil monte et verse un plus ardent rayon ;
Mais de ses pas divins la terre illuminée,
Pour abriter la vie a l'arbre et le sillon.

Et la fleur et l'oiseau, la fleur frêle qui penche,
Sur le sol embrasé, son calice pâli,
L'oiseau dont àile et chant sommeillent sous la branche,
Des naturelles lois suivent l'ordre établi.

II

Comme l'oiseau de l'air et la fleur du bocage,
L'homme a plusieurs saisons qu'il imite en leur cours.

Le printemps de sa vie est la première page,
D'un livre qu'il écrit à chacun de ses jours.

D'innocentes ardeurs, d'illusions fleuries,
Agitent cette vie encore à son berceau,
Joyeuse de courir aux pentes des prairies
Chasser les ailes d'or qui rasant le ruisseau.

Naïves passions ! courte aurore des choses !
Le jour vient où, chercheur d'autres enchantements,
L'enfant, aux papillons, couchés au sein des roses,
Demande le secret de leurs frémissements ;

Où lui-même, appelant de plus chaudes ivresses,
Cherche, dans les éclairs d'un regard adoré,
Les premières leçons et les chères promesses
Du bonheur inconnu dont il est altéré ;

Où bouillonnent en lui, dans leur effervescence,
Les sèves de la vie et de la puberté ;
Où, sur l'éclosion de son adolescence,
Court l'effluve des sens et de la volupté.

Adieu nids des buissons, musiques des ramures !
Sous son front enfiévré passent, en même temps,
Bien d'autres visions et bien d'autres murmures ;
L'amour chante en son cœur la chanson des vingt ans.

II

Mais cet éclair d'une heure est fugitif comme elle ;
D'une lueur plus fière emplissant son azur,
La gloire à ses regards vient secouer son aile ;
Autre rêve éclatant que poursuit l'homme mûr ;

La gloire qui promet de l'arracher aux ombres
De la foule sans nom, lui criant : « Pour toi seul,
Je veux du noir trépas dorer les voiles sombres,
Et dans le souvenir embaumer ton linceul ; »

La gloire qui, prenant son âme, sur les cimes
L'emporte, et l'élevant aux plus hardis essors,
Brûle son cœur du feu des extases sublimes
Que le génie allume au sein choisi des forts.

Poursuis-la donc, enfant, qui vas devenir homme.
Peut-être, mais plus tard, tu la mépriseras ;
Et ce fruit dangereux que notre orgueil consomme,
Te dira s'il valait l'effort de tes combats.

Tu sauras, pour tremper ta lèvre au bord du vase
Où notre cerveau puise un faux enivrement,

Ce qu'il faut avaler de limon et de vase ;
Tu connaîtras la gloire alors et son tourment.

Tu sauras ce que pèse aux balances humaines
La conscience, quand l'égoïsme éhonté,
Sur un des deux plateaux pose ses mains malsaines,
Et fait pencher le poids impur de son côté ;

Tous ces victorieux, vaniteuses machines,
Dont le sabre ou l'intrigue a fait des généraux,
Tu sauras, en voyant flamboyer leurs poitrines,
Ce que coûte de sang la gloire des héros ;

Tous ces masques sanglants, tous ces masques grotesques,
Tous ces affamés d'or, de rubans, de galons,
Dont la servilité brode les arabesques,
Tu les verras du maître adorer les talons ;

Tous ces porteurs sacrés de célestes paroles,
Chargés du verbe saint des révélations ;
Ces Lamas, rayonnant du nimbe des symboles,
Fanatiques semeurs de superstitions ;

Tu sauras, dévoilant ces devins, ces oracles
Dont la foi populaire entretient le complot,
Jeter ta raison mûre au fond de leurs miracles,
Comme on jette la sonde aux profondeurs du flot.

Tous ces fiers orateurs qu'entoure une auréole,
Se montreront à nu devant toi, tels qu'ils sont,
L'un, vendant son silence, et l'autre, sa parole ;
Tu liras le vrai mot caché sous chaque front.

Tous ces brillants gredins, chamarrés de maximes,
Tous ces scribes gagés, ces cuistres, ces pieds plats,
Ces poètes, toujours en selle sur leurs rimes,
Des Padishahs du jour mélodieux castrats ;

Tu sauras ce qu'ils sont ; mais alors, ta science
T'aura fait d'un seul coup perdre tous tes trésors,
Et ton âme, pleurant sa robe d'innocence,
Sera la femme en deuil qui veille près des morts.

Alors, comme la fleur dérochant son calice
Aux souffles caressants et perfides du jour,
Fuyant l'air empesté qui dans les cœurs se glisse,
Alors, tu fermeras ton calice à ton tour.

IV

Enfant, tu feras bien d'agir ainsi : semée
De mirages menteurs, la vie est un effort.

Ne te laisse pas prendre à la fausse fumée
De tous ces feux follets qui cachent le vrai port.

La vertu, retiens-le, c'est la force que l'homme
Emprunte, pour bien vivre, au souci de l'honneur;
C'est le noble combat qui sacre et qui renomme,
C'est la meilleure gloire et le seul vrai bonheur.

3 février 1869.

LUX ET NOX

Un jour, il me semblait entendre
Deux voix murmurer, tour à tour,
L'une, colère, l'autre, tendre,
Un chant de deuil, un chant d'amour.

« Lève les yeux, murmurait celle
« Qui chantait le chant frais et pur :
« L'Océan divin étincelle ;
« Nulle ombre sur l'immense azur.

« Du matin la brise embaumée,
« Glissant dans le vague des airs,
« Verse une haleine parfumée
« Sur le réveil de l'univers.

- « Une amoureuse mélodie
« S'échappe du bois frémissant :
« Salut de la vie à la vie,
« Qu'apporte le jour renaissant.
- « Montagnes, de vapeurs voilées,
« Ruisseaux, qui s'en vont gazouillant
« Sous les brins d'herbe des vallées;
« Forêts que balance le vent ;
- « Mer bleue où l'éther bleu se mire,
« Verts buissons, aux nids amoureux,
« Tout respandit; un long sourire
« Se répand de la terre aux cieux.
- « Quel regard pourrait se soustraire
« Au spectacle de tes trésors?
« Quelle bouche humaine se taire?
« Quelle âme enchaîner ses transports?
- « O nature, grande nature,
« Quel être glacé, dans son cœur,
« Devant toi, d'une ivresse pure
« Ne sent pénétrer la douceur?
- « O nature! ta vue enchante,
« Ton aspect réjouit les sens,

« Et toute lèvre haletante
« S'enivre à tes flots bienfaisants ! »

Ainsi, dans le fond de moi-même,
Ainsi, l'une des voix chantait,
Douce comme la voix qu'on aime,
Et l'autre voix lui répondait :

« Oui, la nature magnifique,
« Eclate en accords, en couleurs ;
« La terre, au souffle balsamique,
« Agite sa robe de fleurs.

« Dans l'air passe un plus frais zéphire ;
« L'eau murmure plus mollement ;
« Les bois, sous le vent qui soupire,
« Ont un plus doux frémissement.

« A l'ombre des branches fleuries,
« L'oiseau trouve ses gais concerts,
« L'amant heureux, ses rêveries,
« Le poëte inspiré, ses vers.

« D'où vient qu'à cet hymne des choses,
« Qu'à ce souffle de volupté,
« Qu'exhalent les flots et les roses,
« Qu'à tous ces rayons de beauté ;

« D'où vient qu'aux effluves qu'envoie
« L'aile du printemps parfumé,
« D'où vient qu'à toute cette joie
« Mon cœur en deuil reste fermé?

« C'est que la brise harmonieuse,
« Sur le front de nos amis morts
« Ne passe plus, et, qu'oublieuse,
« La terre dévore leurs corps;

« C'est que leurs âmes héroïques
« Ne sont plus là, pour soutenir
« Le fardeau des douleurs publiques,
« Et que s'éteint leur souvenir;

« C'est que malgré le sacrifice,
« Le droit, cet éternel soldat,
« Attend encore qu'aboutisse
« L'effort de l'éternel combat;

« C'est que ces lèvres sont fermées;
« C'est que ces cœurs ne battent plus,
« Qui, les jours des lutttes armées,
« Mouraient calmes et résolus;

« C'est que leur sang fut la rosée
« Qui, tombant de leurs vaillants cœurs,

« Du sol où leur vie est passée,
« Fit jaillir toutes ces splendeurs;

« C'est que la nature éternelle
« Festonne leurs tombeaux chéris,
« Sans savoir que l'herbe nouvelle
« A bu les veines des proscrits.

« Car, la loi de tout est suivie.
« La nuit sombre enfante le jour,
« Et la mort féconde la vie. »

O France! ô mon premier amour!

Si c'était là ta destinée!
Si tu devais, à l'horizon,
D'une aurore plus fortunée
Voir enfin luire le rayon!

Si le sang de tant de victimes,
Dans un jour, si cher acheté,
Pouvait de tes flancs magnanimes
Faire éclore la liberté!

AMICIS IGNOTIS

A vous, inconnus chers, à vous l'œuvre troublée,
Où dans le rythme ému mon âme s'est coulée,
Ainsi que dans le moule un bronze incandescent ;
A vous, soldats du droit éternel, incessant,
Qui, de constance armés comme d'une cuirasse,
Luttez, avec la foi de votre amour vivace,
Pour cette Belle au bois dormant, dont la beauté,
Jusques sous les viols garde sa chasteté ;
A vous, républicains, immuable cohorte,
Qui ne voulez pas croire à la liberté morte,
Et qui continuez, vaillants, au grand soleil,
Le combat qui la doit arracher au sommeil ;
A vous ces vers, à vous ces douloureuses rimes,
Où j'ai du passé sombre enregistré les crimes ;
Ce long tableau d'horreurs et de calamités
Où, comme des bourreaux, passent les royautés ;

Ces grands assassinats de peuples par l'épée,
Qui des dominateurs composent l'épopée;
Ces forfaits couronnés, ces meurtres, ces hasards
Qui livrent l'univers au talon des Césars.

A vous ces vers où j'ai, flétrissant tout cynisme,
Renvoyé l'anathème au ciel du fanatisme,
A ce ciel, tout chargé de sanglantes rougeurs,
Des Jehovah jaloux, des Jupiter vengeurs;
A vous tous, les martyrs, légions révoltées,
Caïns calomniés, éternels Prométhées,
Sublimes ravisseurs du mystère vital,
Qui saignez, enchaînés sur le rocher fatal,
Où le bec du vautour, tortureur solitaire,
Rend la justice au nom du ciel et de la terre.

A vous tous, protestants, à vous tous, fiers proscrits,
Vétérans de l'exil, du pain d'exil nourris,
A vous que n'a jamais souillés aucune écume,
Phares, de loin, de près, sans cesse, dans la brume,
Projetant le rayon des sercines clartés
Sur les écueils où vont sombrer les lâchetés;
A vous, des impudeurs du temps vierge contraste,
Toujours debout devant le triomphe néfaste;
A vous, dont l'idéal, dépassant le vieux ciel,
Laisse les hozannah du culte officiel

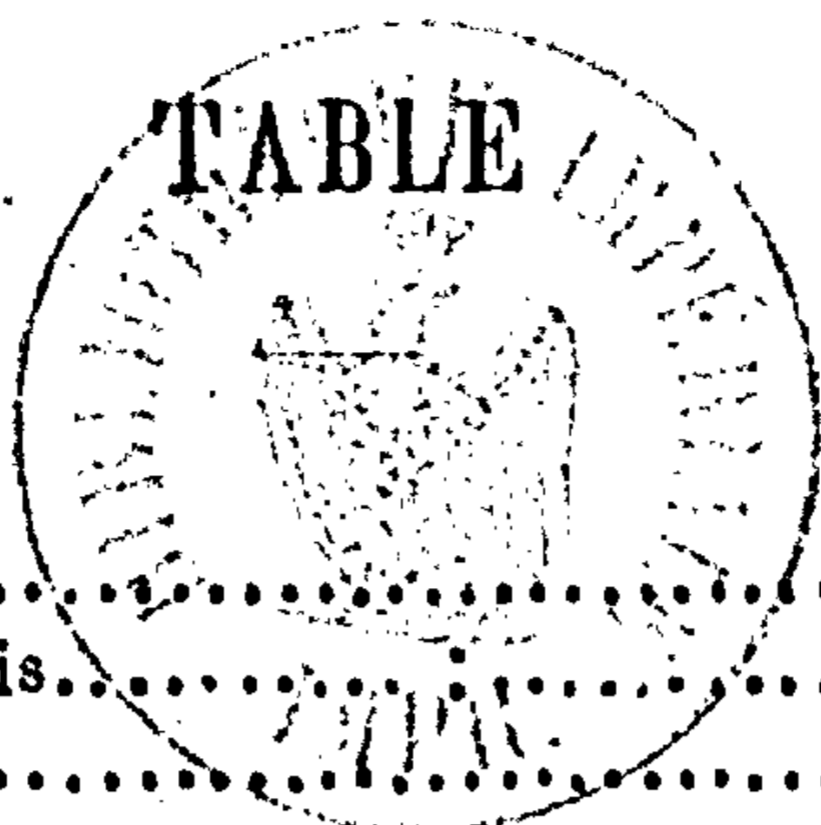
Célébrer, à l'envi, la double tyrannie
Du trône et de l'autel, pour régner réunie.

A vous, ces vers, sortis de mon cœur irrité,
Ces vers, en deuil du droit et de la liberté,
Ces vers où, triste écho des humaines souffrances,
J'ai mêlé cependant le chant des espérances,
Et dans mon rêve, comme au temps du peuple hébreu
Suivant, dans le désert, la colonne de feu,
J'ai, du ferme regard de mon âme insoumise,
Entrevu le soleil de la terre promise.

19 septembre 1869.



VIN.



A JULES LEVALLOIS.....	1
La guerre des Fourmis.....	15
L'Hiver.....	53
Le Printemps.....	69
Brutus.....	89
Au vieux monde.....	91
Le Lampion.....	95
Le repos.....	96
Pologne et France..... 97	101
Les deux marées.....	111
Noël.....	113
A Voltaire.....	121
Carnaval.....	122
1867.....	131
L'aloès.....	135
Kanut.....	137
Les deux Symphonies.....	143
Les Éléphants.....	181
Les trois rêves.....	193
Lux et nox.....	201
Amicis ignotis.....	207

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. Walder, rue Bonaparte, 44.

DU MÊME AUTEUR :

Hier et Demain, Poésies, un volume in-8°, épuisé.

Les Nationales, Poésies, un volume in-18, épuisé.

Mazagran, Poésie, brochure in-8°.

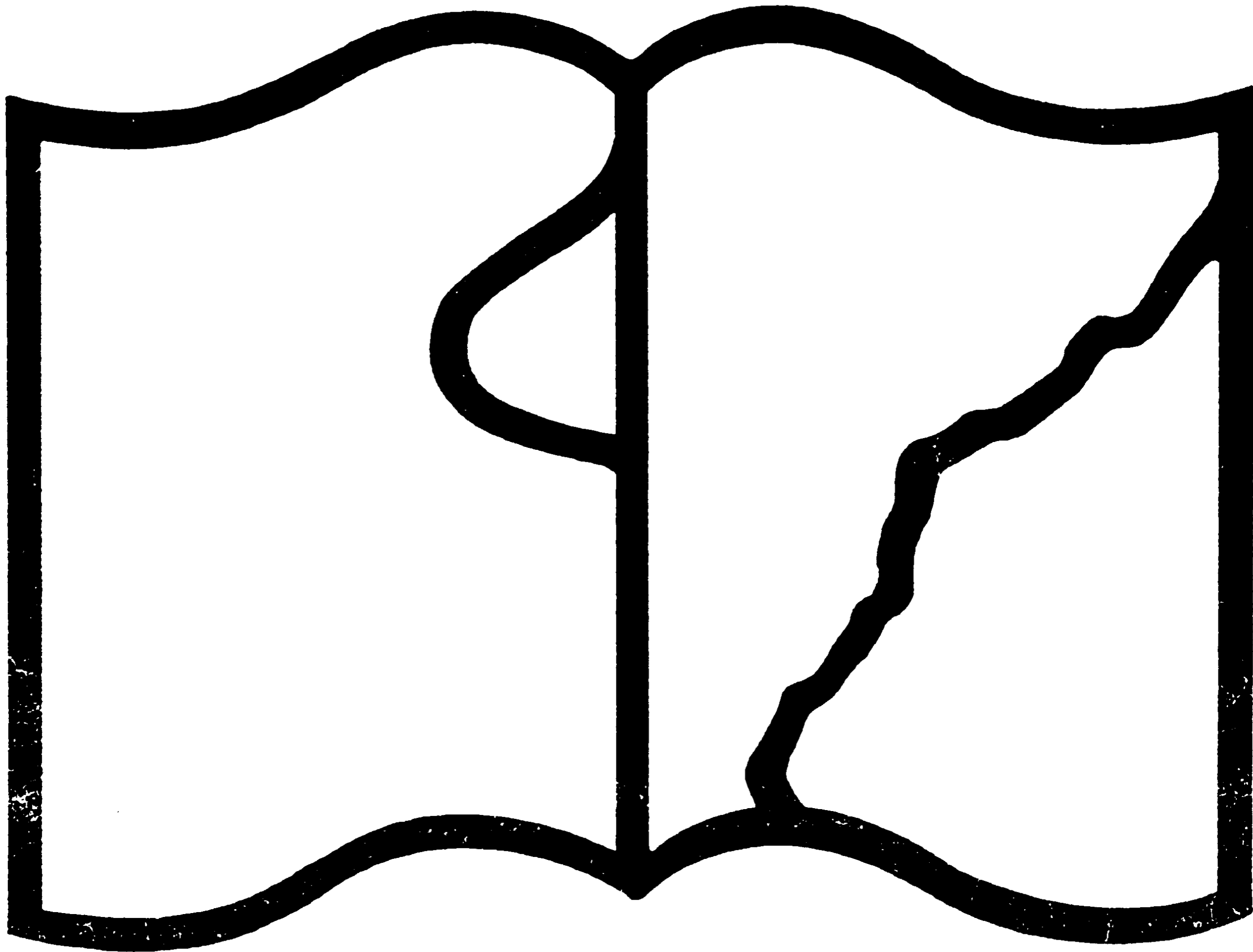
Histoire de la ville de Caen et de ses progrès, en collaboration avec Georges MANCÉL.

Promenades au Musée, brochure.

Misaine ou les deux dévouements, roman de mœurs maritimes.

POUR PARAÎTRE

Horizons et Lointains, Poésies, un volume.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11